
3 1761 05728687 4

Campagne première

DU MÊME AUTEUR :

Cloches en la Nuit, vers *(épuisé)*.
Thulé des Brumes, légende moderne en prose *(épuisé)*.
Paradoxe sur l'Amour, prose *(épuisé)*.
Réflexions sur l'Anarchie *(épuisé)*.

Une belle Dame passa, vers.
L'Archipel en fleurs, vers.
Trois Dialogues nocturnes, prose.
Similitudes, drame en prose.
La Forêt bruissante, vers.
Promenades subversives, prose.
Aspects, critique littéraire et sociale.

EN PRÉPARATION :

La seule Nuit, légende moderne en prose.
Les Blessés, drame en vers.

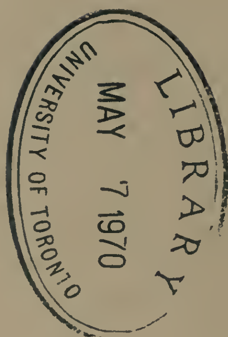
ADOLPHE RETTÉ

Campagne première



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE
SOCIÉTÉ ANONYME « LA PLUME »
31, Rue Bonaparte, 31

1897


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A

Lia Retté

A LA COMPAGNE COURAGEUSE ET TENDRE
A CELLE QUI M'AIDA
A DEVENIR UN HOMME LIBRE.

Liminaire

LIMINAIRE

O Muse-enfant, laissons la route trop suivie
Où nous avons croisé de sinistres passants :
Nos yeux s'y sont ternis pour avoir vu la vie
Traîner sa robe dans la fange et dans le sang.

Lépreuse et titubante une foule accourue
Baise et lèche ses pieds qu'écorchent les ornières —
Regarde quelle horreur les étreint ! Leur cohue
Agonise à tenter une ivresse dernière.

Ceux-ci vont agitant des thyrses étourdis
Et mènent au sabbat les heures barbouillées,
Ceux-là, que trouble un fou désir de paradis,
Fléchissent sous le poids de chimères souillées.

Plus loin, la fausse Isis des carrefours hantés
Nous offre en ricanant de soulever ses voiles...
O rire dérisoire, ô chants trop écoutés :
Nous n'y avons trouvé que la nuit sans étoiles.

Nous avons rencontré les menteurs de mystère,
Ceux qui disent : « Comment ? » Ceux qui disent : « Pourquoi ? »
Mais le souffle des morts s'élevait de la terre
Et dispersait au vent leurs dogmes et leurs lois.

D'autres encor : des saints que chevauchaient des femmes,
Des rois bariolés dorlotant leurs bouffons,
Et des prêtres fuyaient le soir rouge que font
Les brasiers nourris d'or des églises en flammes...

C'est parmi ces sonneurs de paroles confuses,
C'est au bord du chemin, Enfant, que tu es née ;
Pour rassurer leur cœur, pour que tu les amuses,
De pampre et de pavots ils t'avaient couronnée.

Ils disaient : « Tu seras la joueuse de flûte,
Celle que l'on caresse et qui est toujours prête
Et quand nous dormirons, fatigués de nos luttes,
Tu répandras de frais parfums sur notre tête. »

Mais toi, fille en qui l'aube altière s'est glissée,
Tu repoussas la flûte et la fiole odorante,
Tu jetas à leurs pieds ta couronne froissée
Et tu ris, méprisant leur colère grinçante.

Eux alors : « C'est en vain que ton rêve recule,
Nous saurons te ravir l'éveil bleu du matin,
Et nous t'imposerons, pour un morne destin,
La face en feu, la face en sang du crépuscule.

« Tu seras la maudite et la prostituée,
Tu ouvriras ta couche froide aux vagabonds,
Et tu tendras, parmi la honte et les huées,
Ta bouche insatiable et ton ventre infécond. »

Ainsi tous s'écriaient... Toi pourtant, dédaigneuse,
Belle de la clarté qu'épand ta gorge nue,
Tu montras l'horizon où tremblaient des yeuses
Et le jeune soleil qui dissipait les nues.

Cependant tout mourait sur la route grisâtre :
Les passants effarés s'effaçaient un à un,
Pareils à des sarments en cendres dans un âtre
Oublié sous le gel des décembres défunts.

Or, irradiant l'aube éclose dans tes flancs :
« Ecarte, me dis-tu, ce fantôme morose
Qui sème le chemin de ses haillons sanglants —
La vie, elle est là-bas, debout au sein des roses.

« Enlaçant des jasmins et des frondaisons vertes,
Elle pare le seuil joyeux de ta maison
Et, t'offrant les fruits mûrs de sa neuve saison,
Un songe de beauté te tient la porte ouverte.

« Pour que ce clair logis te sourie à ton gré,
Pour cueillir de tes vers la flore épanouie,
J'y serai la chanteuse et la petite amie
Et tu seras mon pauvre et je t'appartiendrai. »

Depuis ce jour, ô Muse-enfant, tu m'accompagnes,
Tu m'appelles, tu ris aux sentiers enchantés
Où, tel un dieu vêtu d'or fluide, l'Eté
Nous sacre reine et roi de toute la campagne.

L'emprise du printemps

L'EMPRISE DU PRINTEMPS

La nuit pâle coulait comme une onde, ses voiles
S'entr'ouvraient aux clartés roses de l'horizon
Où descendait mourir une dernière étoile —
Le verger s'éveillait autour de la maison.

Las du labeur sévère et qui leurre peut-être,
Avide de goûter l'arome du printemps,
J'ouvris aux souffles frais qui battaient ma fenêtre
D'un rameau de rosier plein de bourgeons naissants.

Ma lampe s'éteignit, sur mes manuscrits blêmes
De tremblantes lueurs s'étalèrent, je crus
Que, parmi ces rayons à chaque instant accrus,
Dans ma chambre confuse entrait l'aube elle-même.

Mais déjà par la plaine elle glissait, déesse
Heureuse de parer les pommiers tressaillants
En dénouant pour eux l'or tendre de ses tresses —
Et le verger ravi chantait un large chant.

Tandis que je riais, ivre d'avoir senti
L'aube d'avril baiser mon front appesanti,
Une voix me parla qui passait dans le vent :

« Livres tristes, conflits de pensers, calculs lourds,
Les choses que tu sais et que tu ne sais pas
Te firent un hiver épris de leur fatras —
Moi, je suis la rumeur immense de l'amour.

Mirant les rois affreux et l'humanité serve
Ton œil était obscur sous ton sourcil froncé
Comme un oiseau de nuit sur un gibet posé —
Je chasse le hibou morose de Minerve.

Tourné vers l'avenir sombre et strié d'éclairs,
Tu évoquais l'orage et les rouges revanches —
Egrenant la rosée en perles dans les branches
J'agite les grelots des muguets entr'ouverts.

Le poème onduleux que rythme la prairie,
Toute cette fraîcheur, toute cette candeur
Qui montent de la terre odorante et fleurie
Je les prends, je prétends les mettre dans ton cœur.

Ton rêve ruisselant de larmes et de flammes
S'éteindra sous les fleurs, au souffle du printemps
Et tes yeux seront clairs commes des yeux d'enfant
Et l'amour triomphal fera fléchir ton âme.

Laissant l'ombre funèbre où gronde l'épopée,
Tu te joindras aux chœurs des bois et de la plaine ;
Joyeux, le front pressé d'humides marjolaines,
Tu charmeras par tes cadences envolées
La campagne attentive et la Muse étoilée. »

La voix se tût... Avril s'élançait dans les cieux ;
Comme une balle d'or de la fronde d'un dieu
Le soleil jaillissant incendia l'espace ;
Le vent, fol inquiet qui passe et qui repasse,
Agitait les gramens du verger radieux
Et me jetait les fleurs des pommiers à la face.

LE CHEVAL ÉCHAPPÉ

Bousculant le fermier qui s'effare et s'écrie,
Ivre de sèves bouillonnantes
Et des parfums que Mai souffle dans l'écurie,
Le cheval s'est enfui par la plaine éclatante.

Vers les prés sans clôture il galope, sa course
Trace un sillon bordé d'une écume de fleurs —
Les rires du printemps ruissellent sur les sources
Et la plaine palpite au rythme de son cœur.

Il bondit, il s'ébroue — et le voici pareil
A quelque Pégase souverain :
Sa bouche libre du frein
Semble mâcher du soleil
Et, dans le clair azur où tremblent des rayons,
Son cri de liberté monte comme une flamme.

O grand cheval d'orgueil, gloire des étalons,
Ta fanfare stridente se pâme
Et l'écho te renvoie en grêle hennissement
Le sanglot d'amour des jeunes juments
Qui t'offriront leurs flancs moirés d'aurore....

Tu frémis, ton galop cadencé tinte au loin,
Plus loin, toujours plus loin, aux rudes pâturages
Où le fouet et le joug ne règnent pas encore —
Prends-moi, cheval, volons par delà les humains
Qui s'agitent souillés des fanges coutumières :
Ouvrant dans le ciel d'or des ailes de lumière,
Nous forcerons la Muse au fond des bois sauvages.

LA MUSE CHANTE

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

PROVERBE.

I

Ces fous qui s'en vont par la ville
Vendant le sceptre et le laurier
Te tendent le bandeau souillé
Que ceignirent des fronts serviles —
Je t'offre la coupe profonde
Où le sang des dieux bouillonna :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Parmi les paillons scintillants
Et les musiques de la foire,
La ville au loin hurle sa gloire —
Voici les murmures du vent,
Le ciel doré, les prés frais, l'onde,
Les buissons qu'Avril étoila :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Voici mes bois, mes clairières,
Mes fleurs, mes ruisseaux assourdis
Que le grand soleil de midi
Couvre d'un manteau de lumière,
Voici mes sœurs dansant des rondes
Sous l'aulne et le magnolia :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

II

Sur les lilas assoupis
L'ombre douce épand ses urnes :
Ecoute le chuchotis
Des brises nocturnes.

La lune nouvelle-née
Sème d'or pâle l'espace,
Le ciel rêve, la rosée
Imprègne les feuilles lasses.

La prairie au loin sommeille
Sous un fin voile de brume,
Quelques étoiles s'allument
Dans les profondeurs vermeilles.

Les lilas font un berceau
Plein de formes indécises
Qu'inquiète le sanglot
Palpitant des brises.

A peine un rayon dormant
Pénètre l'ombre odorante
Où bruit confusément
Le chant des sèves montantes.

Le rythme lent des ramures
Qui s'inclinent vers tes lèvres
Te raconte la nature
Et ses bonnes fièvres.

Tu pleures, ton cœur s'embrase,
Tu te crois en paradis —
Frère, garde cette extase
Dans tes regards éblouis . . . .

Sous la lune merveilleuse
Qui les a parées,
Vois se lever les années
De ton enfance songeuse.

Tu les baises, tu les cueilles
Et tu les assembles toutes —
Ainsi fait aux chèvrefeuilles
Le passant des routes.

Va, tu reviendras souvent,
Ame inapaisée,
Chercher des enseignements
Sous ces lilas murmurants
Que baigne une ombre étoilée..

III

Sur le livre où tu t'endors
Tombe un rayon de soleil —
Vois : la campagne est pareille
Au poème de l'aurore ;

Rose et verte et toute tendre,
Chanteuse aux brises de Mai,
Ne semble-t-elle te tendre
Mille strophes en bouquets ?

Contre les ronciers farouches,
Parmi la sauge et le thym,
La campagne, ce matin,
A des fraises pour ta bouche.

La venelle sinueuse
S'étoile de marjolaines,
Des palombes roucouleuses
Neigent au loin sur la plaine.

La viorne et l'aubépine
Enlacent leurs bras fleuris,
Des tintements de clarines
S'égrènent par les pâtis.

Le coq claironne, les poules
Caquettent, enamourées,
Dans l'herbe tiède se roulent
Des idylles effrontées.

Les lys rouges où se grisent
Les abeilles butineuses
Semblent des lèvres promises
A tes lèvres amoureuses.

Le ruisseau qui s'encolère
Ecume sur les cailloux,
En un creux, les lavandières
Frappent leur linge à grands coups.

Arrête-toi.... l'eau jaseuse
Rythme tes vers murmurés
Sous les sureaux cadencés
Où tremble une ombre berceuse.

Sieds-toi : le rêve éclatant
Qui bourdonne dans ta tête
Revêt la nature en fête —
Vivre est doux par ce printemps.

IV

La rivière est une femme
Langoureuse sous ses voiles ;
Le soir lui tisse une trame
De lune et d'étoiles.

Les flots d'or sombre s'allongent
Et se pâment de désir :
La rivière fait le songe
De t'aimer et de mourir.

Toi, couché sous les jasmins
Qui parfument le rivage,
Tu tends vers elle tes mains
Pleines de roses sauvages.

Vois : une douce nacelle
Glisse sur l'eau murmurante ;
Va sur les flots, ton amante
Pleure tout bas et t'appelle...

Menant la barque berceuse,
Tu pars pour un grand voyage
Et le cœur de l'amoureuse
        Palpite au sillage.

Jeunes filles qui passez
        Portant des amphores,
Noirs tourbillons qui hurlez
        Sous les ponts sonores,
Jardins endormis, cités
Bruissantes dans la brume,

Soir rêveur au bord des eaux,
Soir chanteur dans les roseaux,
Calme lune,
Astres clairs, soyez témoins :
La rivière emporte au loin
Le Pauvre avec sa fortune.

Rêveries d'été

RÊVERIES D'ÉTÉ

Tu pleures ? — Vois : la prairie est souriante.

PARSIFAL : ACTE III.

I

LE POÈTE

Le printemps expiré survit dans ma mémoire :
C'est lui qui saigne encor sous les lilas flétris...
On dirait un enfant qu'épouvante le soir,
Il hésite, ses yeux aux regards indécis
Sont ceux d'un dieu banni qu'on ne rappelle pas —
Sa blessure me vaut une douceur mortelle.

LA MUSE

L'odeur fade du sang se mêle
Au parfum fané des lilas —
Laisse l'enclos funèbre où s'attardent tes pas :
L'été qui naît t'apporte une ferveur nouvelle.

LE POÈTE

Les colombes de mai s'envolent en exil
Et les muguets légers qui tintaient en avril
N'osent plus refleurir...
J'ai peur de la prairie où tu veux me conduire.

LA MUSE

La prairie est vivace et saura te charmer,
Tu l'aimeras, mais, avant d'y entrer,
Nous irons au jardin qu'une treille enveloppe
Voir s'ouvrir l'héliante avec l'héliotrope.

LE POÈTE

O le jardin d'hier paré de violettes !

LA MUSE

Cette flore est défunte où ton rêve s'entête —
Viens respirer l'odeur des fraises mûrissantes,
Viens : l'été te prendra, son haleine puissante
Te soufflera son allégresse et sa santé.....

Ah ! quel sourire monte à ton front qui s'éclaire,
Le jardin désormais ne peut plus t'arrêter —
Eh bien ! allons plus loin,
Allons vers la prairie où nous verrons la terre
Tressaillir toute fière
Des beaux yeux que lui font les rus cœruléens
Et frémir aux baisers du soleil de juin.

LE POÈTE

O gouffre de verdure où l'été se recueille,
Quel astre glorieux te verse ses clartés !
Le vent frais du matin froisse les chèvrefeuilles
Qui retombent autour des arbres cadencés
Et se roule parmi les avoines en fleurs.

Vois s'égarer au loin ces couples enlacés :
Etincelant, sous le soleil triomphateur,
Un peuple d'oiseaux d'or tourne autour de leurs têtes...
Muse, je suis enfin le dieu que tu souhaites
Et je puis m'endormir sur ta gorge fleurie.

LA MUSE

Ecoute donc les vers que chante la prairie.

II

Etendu dans les grandes herbes,
Le front tout caressé de fleurs,
Je regarde les moissonneurs
Lier leurs gerbes.

Sous la lumière impérieuse de l'été,
A l'ombre errante des ramures,
Je me souviens d'avoir été
Le grand soupir qu'exhale la nature
Aux jours où l'univers rêve d'éternité —

Dans les arbres incertains
Le soleil qui va et vient
Selon les frissons des feuilles
Glisse aux mousses, risque un œil
Aux fentes des murs
Et jette, nonchalamment,
Des médailles d'or tremblant
Sur les toits gris des masures.

Depuis, je fus très vieux, ayant goûté
Le poison lourd qui stagne aux coupes de néant
Et la mort m'attirait avec son rire blanc...
Mais le soleil vainqueur m'a visité,
J'ai reconquis mon immortalité,
J'entends chanter en moi tout un peuple d'enfants
Et le rire des moissonneurs,
Tel un vin généreux, me réjouit le cœur —

Roulant des coquelicots
Et des capucines,
Les herbes comme des flots
Pressent ma poitrine,
Le grand soleil merveilleux
Embrase la plaine :
Aussi loin que voient mes yeux
Voilà mon domaine.

Arome ardent des fleurs sauvages :
Joie au travail, instinct d'amour, douceur de vivre,
Rythme des sèves méconnu
Par la sagesse imbécile des livres,
Vous m'avez pris grelottant et tout nu
Et vous m'avez refait à votre image —

La bonne terre a donné
Sa chevelure de blés,
Les sillons roux se reposent ;
Aujourd'hui rentrons le grain
Dans nos granges, et demain
Nous irons cueillir des roses.

III

L'été miraculeux règne sur la prairie,
L'heure brûle et frémit parmi les boutons d'or ;
A peine si j'entends de vagues mélodies :
Le ruisseau qui chuchote et le vent qui s'endort.

Hier, on m'a parlé d'ambition, de gloire,
De l'envie aiguisant ses javelots dans l'ombre....

Que m'importe : je suis le peuple sans histoire,
Je vis toute ma vie heureuse, je dénombre
Mes trésors : les bouleaux d'argent pâle et les saules,
Vieillards gris que le ciel vêt d'azur et de feu ;
Leurs branches, par instants, me baisent les épaules,
Je les prends, je les palpe d'un doigt curieux
Et je crois caresser l'épiderme des dieux.

La campagne murmure et les fleurs me font signe,
Les parfums, les rumeurs qui montent de la terre
S'élargissent et vont joindre dans la lumière
Les nuages plumeux et blancs comme des cygnes.

O splendeurs : c'est pour moi que la fête est donnée,
C'est pour moi que le vent rêve dans les venelles,
Si la terre palpite et si les fleurs pâmées
Eclatent dans les prés comme des étincelles,
C'est pour avoir ravi mon âme fraternelle.

Au tremblement sacré des ramures profondes,
Un vol blanc de colombes s'abat sur la route :
Candeur où s'abolissent la haine et le doute
Couvre-moi — j'ai conçu l'innocence du monde.

IV

Le crépuscule calme et doux comme une aurore
Médite aux collines lointaines
Et teint de pourpre fabuleuse la fontaine
Où l'eau tombe en chantant dans les vasques sonores.

L'âme étrange du vent émeut les arbres vagues
Et sème les chemins de pétales de roses :
C'est l'heure où mes pensers viennent comme des vagues
Se briser au mystère harmonieux des choses.

Tout éblouis de soir sanglant et de nuées,
Mes yeux las du soleil se détournent vers l'ombre
Qui se glisse, à pas sourds, dans le creux des vallées
Et se reposent aux fumées
Eployant sur les toits des ailes d'oiseaux sombres.

C'est l'heure pacifique où les lampes s'allument —
Menant des tombereaux et de lourds attelages,
Ceux de la fenaison rentrent dans les villages
Et leurs rires se mêlent au soir que parfument
L'arome des foins mûrs et l'odeur des labours.

Le silence s'est fait dans mon âme des jours :
Elle dort — et l'été règne sur son sommeil
Ainsi qu'un magnifique amant —
Elle songe et revoit sous le ciel éclatant
Des paons d'or bleu s'épanouir au grand soleil.

Mais mon âme des nuits s'éveille alors, j'écoute,
Parmi les arbres noirs et l'ombre de la route,
Le murmure onduleux qu'elle épand sur la plaine
Et que l'écho jaloux répète en soupirant
Comme un chœur qui s'éteint et qu'on entend à peine....

Apaisement, amour et pardon des injures
Pareils à des clartés illuminent mon âme :
Elle vole, tranquille, elle est la Notre-Dame
Que célèbre la paix de l'immense nature.

Est-ce elle qui, grandie au bord de l'horizon,
Argente tendrement la cîme des bois sombres ?....
Elle monte, elle plane en semant des rayons
Et je la vois cueillir les étoiles sans nombre.

V

Plein de ruisseaux, de marjolaines et de nids,
Le bois chante un cantique à ta gloire, ô Nature ;
Le bruit des frondaisons se marie aux murmures
Du vent brusque qui valse à travers les taillis.

Des rires de bouvreuils s'égrènent sous les branches,
Le bois répond, puis fait silence et s'ensommeille ;
Alors, près de la mare où des sources s'épanchent,
Les chênes inclinés me parlent à l'oreille :

« Calmes comme des dieux et doux comme des pères,
Nous savons les secrets de ton âme pensive
Et nous te rappelons, pour que tu nous révères,
L'innocente beauté des aubes primitives.

Des soupirs d'autrefois palpitent dans nos feuilles,
L'Etre premier rythme nos gestes pacifiques
Car nous sommes l'ancêtre auguste qui t'accueille,
Pauvre rêveur enfui loin des villes iniques.

Rien, ni l'œil d'eau qui luit au bord du chemin creux,
Ni les pollens, ni le velours tendre des mousses,
Ni les roucoulements des ramiers amoureux
Ne sauraient apaiser la fièvre qui te pousse.

Mais nous que gonfle encor la sève de ta race,
Nous te versons la paix et la sérénité,
Nos rameaux fraternels t'étreignent quand tu passes
Et nous te révélons la gloire de l'été. »

Ainsi parlent, pour moi, les chênes vénérables...
Leur feuillage se mire aux sources assoupies,
Le bois chante, le vent sème des fleurs d'érables
Et moi, dans l'ombre d'or qui me berce, j'oublie
Mes luttes, les rancœurs de mes jours misérables
Et l'étrange destin que me voulut la vie.

VI

Malgré l'azur et la tiédeur de la saison,
  Tu sembles triste, aujourd'hui, douce Muse ;
Le soleil t'importune et ton geste refuse
Cet œil d'or qui te guette aux trous des frondaisons.
  Quelqu'un est mort, dis-tu, dans la maison
Et le vent vagissant te rappelle ce deuil....

Par nos rosiers semant de pétales le seuil,
  O mon enfant, je te veux consolée :
Que ton rêve s'attache aux roses balancées
Ou suive cet oiseau qui chante dans les feuilles.

  La terre est bonne aux pauvres morts :
C'est elle qui leur rend la vie universelle,
Ils se dispersent dans les fleurs et dans l'aurore
Et leurs soupirs sont ceux des gramens et des prêles
    Qui bordent les ruisseaux sonores.

Ils sont l'odeur des tilleuls embaumés,
Ils sont l'ardeur des juillets embrasés,
Ils sont la ruche d'abeilles....
Aubes d'argent, crépuscules vermeils
Leur ouvrent leurs reposoirs,
Et quand tu redis, à l'écho des soirs,
L'hymne de tes jours heureux,
Ils descendent des ramées
Pour remonter s'épanouir dans le ciel bleu
Avec l'essaim tremblant des strophes étoilées...

Le Vagabond

LE VAGABOND

L'ombre pleine d'odeurs et de brises errantes
Caresse indolemment les pommiers étoilés
Où, parmi les pollens aux pétales mêlés,
Bruissent, par instants, des ailes palpitantes.

La campagne dormeuse soupire, la lune
Effleure d'un rayon velouté les pervenches
Et le tiède printemps qui règne sous les branches
Baise toutes les fleurs qu'il entr'ouvre une à une.

Lasse d'avoir foulé la poudre du chemin,
La tribu basanée au bord d'un ru s'arrête :
Des hommes révoltés contre un âpre destin,
Des enfants aux yeux frais et couleur du matin
Et des femmes portant des clinquants sur leur tête.

Méprisant les taudis où les terriens s'abritent,
Contre le mur d'un clos que broutent des chevreuils
La tribu voyageuse a préparé son gîte :
Le talus gazonné suffit à leur orgueil,
Ils allument un feu de joncs secs et de thym
Et la soupe du soir glousse dans leurs marmites.

Puis, goûtant l'air sucré qu'embaument des sureaux,
Ils s'asseyent autour de l'ancêtre songeur —
Le vent faible s'attarde aux arbres incertains,
L'ombre plane, et le ru chante dans les roseaux
Un chant capricieux qu'ils reprennent en chœur.

L'EAU DU RU

« Fuir ! glisser en susurrant
Par la campagne superbe,
Emporter la feuille et l'herbe
Aux grands fleuves indolents....

LA TRIBU

S'en aller vers l'orient.

L'EAU DU RU

Fuir encor ! sous les taillis
Où luisent des marécages,
Refléter le noir visage
Des bûcherons ébahis...

LA TRIBU

Rire aux femmes des villages.

L'EAU DU RU

Fuir toujours ! mes flots pressés
Appellent des cieux meilleurs —
Je viens des bois.... ou d'ailleurs
Et je coule, et c'est assez....

LA TRIBU

Nous sommes les voyageurs. »

Le chant fléchit, tremblote dans l'ombre et s'éteint.
Ils mangent en riant la soupe savoureuse
Et le murmure insoucieux de l'eau fuyeuse
Se mêle au tintement des cuillères d'étain.

Un rossignol prélude en un chêne voisin.

LE ROSSIGNOL

« Amour ! le soir charmant me grise
Car sur cet arbre s'est posée
Ma sœur timide, ma promise :
La bien-aimée.

Tout le printemps rit dans mes pleurs....
Viens : les ramures inclinées
Te berceront contre mon cœur,
O bien-aimée !

Voici le nid, voici la couche
Où tu dormiras dorlotée....
Je frissonne quand je te touche
O bien-aimée ! »

La tribu fait silence, en extase, le chêne
Criblé de lune semble un temple aux lampes d'or :
Plus haut que les rumeurs confuses de la plaine
La voix du rossignol grandit et monte encor.

LE ROSSIGNOL

« J'aime ! j'ai pris aux sources leurs soupirs
Aux grands bois assoupis les rêves de leurs feuilles
J'en ai fait tous mes désirs
Et la fleur d'amour qu'il faut que tu cueilles.

Blottis-toi dans la mousse, repose,
Laisse-moi te verser l'ivresse de la nuit,
Dors—quand l'aube viendra, les mains pleines de roses,
Tu m'accueilleras en notre doux nid. »

La tribu se recueille attentive, son âme
Flotte au rythme onduleux des ramures charmées,
Les hommes, tressaillants parmi l'herbe foulée,
Implorent des baisers aux lèvres de leurs femmes —
L'ancêtre sourit dans sa barbe blanche.

Soudain le vent se lève et les arbres chuchotent
Sous le souffle effaré qui tourmente leurs branches,
Les peupliers tumultueux crient et se penchent
Vers les fourrés que hante la hulotte
Et de vastes sanglots passent dans l'air froidi.

LES ARBRES

« Glorieux, au soleil de midi
Nous offrons notre orgueil séculaire
Car nous sommes les dieux que vénère
La flore des jardins et la flore des champs.

Parfois, quand la canicule fait rage
Embrasant le ciel éclatant,
Nous abritons sous nos ombrages
Les moissonneurs haletants.

Les souffles assaillent nos cîmes,
Nous plions sans leur céder
Car les souffles sont fous et ne font que passer...
Mais l'homme nous assassine.

La hache et la serpe cruelle
Mutilent nos bras,
Blessent nos troncs que la foudre et la grêle
N'épouvantent pas.

Tout croule : les pins, les ormes
Et les vieux hêtres austères....
Epargnez-nous, vous les hommes,
Nous qui sommes
Les anciens de la terre. »

Le vent tombe, la nuit s'emplit d'astres, la plaine
Exhale des senteurs et de molles haleines ;
A la pointe d'un peuplier, Aldébaran
— L'astre triple, de pourpre, d'azur et d'argent —
Semble un feu fabuleux sur un haut candélabre...
Et l'ancêtre dit : « Paix à nos pères les arbres. »

La tribu rêve aux temps accomplis, elle écoute
Le cantique infini que la sainte nature
Epand parmi les flots, les prés et les feuillures....
Mais voici qu'un pas sonne aux cailloux de la route.

Un homme vient vers eux qui porte la besace,
La limousine brune et le bâton de houx
Et les houseaux serrés montant jusqu'aux genoux.
Les roseaux curieux se penchent quand il passe
Contre l'écluse étroite où le ru s'encolère,
Les bouleaux frissonnants le montrent aux cytises,
Une pâle vapeur qui tremble et qui s'irise
Où son pied a marqué s'élève de la terre ;
Posant leur fin museau sur la muraille grise
Les chevreuils inquiets le regardent de loin,
Et, rayant l'ombre bleue et pleine de clartés,
Une étoile filante éclate sur sa tête —
Un coq s'éveille et chante au village prochain.

Or devant la tribu l'homme s'est arrêté ;
Il dit : « La faux s'aiguise et les torches sont prêtes,
Au zénith, le farouche Aldébaran scintille
Et, conduits en ce lieu choisi par leur destin,
Voici les descendants de la forte Famille —
Comme l'aube indécise annonce le matin,
Je vois dans leurs yeux clairs l'avenir apparaître. »

Tous alors le contemplent étonnés, l'ancêtre
Se lève et l'interroge en montrant le chemin.

L'ANCÊTRE

« Homme qui viens d'hier et qui vas vers demain,
Tu boîtes... tu es las de ta course ?

L'HOMME

Peut-être.

L'ANCÊTRE

Assieds-toi, prends ta part du repas, la tribu
Accueille de bon cœur le passant attardé.

L'HOMME

O vieillard, j'ai mangé tous les fruits et j'ai bu
L'eau de ce fleuve obscur qu'on appelle Léthé...
Mais puisque tu m'es doux et puisque tu m'invites
Je veux m'asseoir au feu des tiens — merci

L'ANCÊTRE

Viens là
Passant, repose-toi, tu nous diras ensuite,
Si tu veux, quelle mère au beau sein t'allaita
Car ta face rayonne et tes membres robustes
Ont été modelés pour des labeurs augustes.
Parle : dis-nous tes jours heureux ou malheureux,
Les peuples que tu vis en tes courses, tes rêves

Pareils aux goëlands qui se jouent sur les flots...
Dis-nous tes souvenirs des villes et des grèves ;
S'ils évoquent l'espace et la nuit et ce ciel
Où se cabrent les coursiers d'or du Chariot,
Notre âme aura pour toi des échos fraternels. »

L'ombre semble en prière autour de l'étranger,
Et les fleurs des sureaux qui jalonnent la route
Et les fleurs des pommiers qui dorment au verger
Sur son front lentement se prennent à neiger —
Il parle : la campagne attentive l'écoute.

L'HOMME

« L'antre ! le vallon calme et sombre en Arcadie !...
Sur la peau de lion qui formait mon berceau
Ma mère avait semé des mousses, des rameaux
De lambrusque sauvage et des roses fleuries....
Parfois, à l'heure ardente où la cigale crie,
Je rampais jusqu'au seuil de notre grotte obscure :
Le soleil amical me trempait de ses feux,
Des oiseaux et des faons prenaient part à mes jeux
Et l'énorme baiser de toute la nature,
Cueillant ma bouche fraîche et caressant mes yeux,
Me prodiguait l'arome humide des verdures.

Je grandis, je sortis de la grotte — ma mère
Me souriait de loin et, pour m'encourager,
Me montrait les fruits d'or d'un bosquet d'orangers ;
Mais je ne craignais point : je buvais la lumière,
J'aimais le vent léger qui me flattait les joues
Et je sentais, comme un lien que l'on renoue,
Mon âme s'enrouler aux mouvantes ramures,
Et j'écoutais, parmi les gramens qui murmurent,
Chanter mon sang gonflé des sèves de la terre...

J'allai dans la forêt toute proche, les merles
Jaseurs me désignaient des sentiers pleins de fraises,
Une source espiègle, afin que je me plaise
Sur ses rives, m'offrait ses poissons bleus, ses perles
Et ses flots où valsaient des rayons tremblotants.
Les lierres retombants faisaient de douces chaînes
Pour me garder un peu dans leurs replis, les chênes
Heureux de m'amuser laissaient tomber leurs glands
Et le saule pleureur suspendait ses soupirs
Quand des fourrés bourrus il me voyait sortir.

A la lisière, aux flancs d'une haute montagne,
Je vis s'épanouir une grasse campagne :
Le soir montait — chargés de râteaux et de bêches
Les laboureurs laissaient à regret leurs travaux,
Grondaient et dételaient des herses leurs chevaux
Impatients du foin qui parfume la crèche.
Tout un peuple divin s'ébattait là, je vis
Passer dans l'air l'essaim des sylphes étourdis ;
Des dryades rêvaient, des satyres velus
Cueillaient en se jouant des poires et des prunes,
Des sylvains s'étiraient sur le sol étendus
Et les nymphes dansaient, blanches au clair de lune.

J'apparus — et la vaste obscurité des bois
Assombrissait d'azur profond mes yeux farouches
Et des lys que j'avais pressés contre ma bouche
Veloutaient de pollen ma poitrine et mes doigts —

Joyeux alors, autour de moi tous accoururent :
Un faune adolescent me donna sa parure
Où les coquelicots se mêlaient aux lauriers,
Une nymphe tressa de glaïeuls mes cheveux
Et, comme je battais des mains, les chèvre-pieds
Me dirent gravement : « Fais tout ce que tu veux,
Tu es le souverain de la terre amoureuse. »

O jours dorés : enfance à jamais radieuse !... »

Il dit — ses yeux sont pleins de pleurs, son front s'incline —
Le ru frémit dans les roseaux et la ramée
Triste et les frondaisons vaguement remuées
S'émeuvent aux soupirs qui gonflent sa poitrine.

La tribu tremble autour du dieu qu'elle devine
Et sent, dans l'ombre en feu, passer l'horreur sacrée.

L'ANCÊTRE

« Etranger, ton visage est un astre !... on croirait,
Quand tu parles, ouïr des rumeurs de forêt
Et le chant des oiseaux d'un Eden adorable....
Bien que très vieux, ai-je jamais vu ton semblable ?
T'ai-je connu jadis ?... L'éphèbe que je fus
Se réveille en mon âme et croit qu'il se rappelle
D'autres lieux où tu vins par la nuit solennelle....
Hélas ! les souvenirs de mon esprit confus
Sont pareils aux vaisseaux que disperse Borée
Et que vont engloutir les vagues soulevées...
Mais parle encor : dis-nous quelle étrange fortune
Te conduisit au feu qu'allumèrent les miens,
Parle : l'eau qui chantait fait silence, la lune
Songe sous les sureaux, dans l'ombre du chemin
Et la brise se tait quand s'élève ta voix.

L'HOMME

Or, si je pense à ma jeunesse, je revois
La rivière d'argent moiré d'or dont la traîne
Se déchire aux massifs d'aulnes et de troënes
Et l'ilôt vert où la déesse que je guette
Se cueille des bouquets d'ache et de violettes....
Je me glisse à pas sourds, je la suis — une aubade
Pépie aux sept tuyaux de ma flûte rustique —
Puis je lui tends les fleurs des eaux dont la naïade,
Séduite hier, aimait à couronner ma tête ;
Enfin, dans les grands joncs dressés comme des piques,
Au bord de l'onde glauque où l'ombre et le soleil
Découpent le reflet des branchages vermeils,
Je l'attire, j'étreins son beau corps embaumé
Et mon rire vainqueur boit son sanglot pâmé.

Puis je m'égare aux champs que l'été fauve dore :
Le paysan qui m'aperçoit baigné d'aurore
Salue en murmurant une vague oraison.
Sur un autel de pierre fruste et de gazon
Ses fils hâlés, ses filles aux bras frais disposent
Un pot de lait caillé, les fruits de la saison,
Du miel et les premiers épis de la moisson
Parmi des guirlandes de laurier rose.

Je souris à l'offrande naïve, je cueille,
En passant, le baiser des filles ingénues
Puis, poursuivant un vol de cailles survenues,
Je m'enfuis aux taillis sonores dont les feuilles
Eventent jusqu'au soir ma sieste insoucieuse....

Donc c'est ainsi que je vécus ma vie heureuse,
Aimé des champs, des fleurs et de ceux de la terre.
J'étais paisible et ce m'était un doux mystère
De sentir sous mes pas tressaillir les sillons
Comme si j'épandais des graines à la ronde,
Et de voir, quand mes yeux tout remplis de rayons
Fixaient la grande nuit sereine en son essor,
La germination flamboyante des mondes
Tourbillonner, pareille à des poussières d'or.

O rêve immense, extase, ô tendresse des choses !
Tout : les astres, les prés, l'eau, les bises moroses,
L'homme inquiet qui passe et la pierre qui reste,
En moi, hors moi, vivaient dociles à mes gestes....

Un soir, j'étais assis au bord des flots sauvages
Qui roulent sans repos de Leucade à Corcyre :
L'Océan bruissait comme une énorme lyre,
A l'horizon funèbre où montait un orage
Je voyais les éclairs déchirer les nuages
Puis mourir sur le sable en méandres sanglants.
L'ombre pesait, pleine de mânes vagissants
Et je les entendais m'appeler comme en rêve
Et chuchoter, parmi les rumeurs de la grève,
    Des noms de dieux abolis.

Soudain, l'horizon noir incendié d'éclairs
S'ouvrit — au bord du ciel strié de feu je vis
Se dresser, vision qui fit trembler la mer,
Un gibet monstrueux où se tordait cloué
Un être dont le front, penché sur la poitrine,
    Portait un diadème d'épines.
Sa bouche était muette, en ses yeux effarés
    Régnaient l'angoisse et l'agonie
Et cependant il jaillissait de ses prunelles
Comme un sombre défi aux clartés de la vie.

Une voix me cria : « Voici la loi nouvelle ! »

Alors je vis surgir de l'ombre, près de moi,
Un vieillard tiaré d'or qui me montrait du doigt :
Sales, hagards, grinçants, drapés de peaux de bêtes,
Des hommes l'entouraient... ils brandissaient des frondes,
Un hymne bourdonnait sur leurs lèvres immondes
Et l'orage grondait au-dessus de leur tête.
Et le vieillard leur dit : « Frappez-le, c'est le diable ! »
Tous alors se ruant me crevèrent les yeux —
Et les hennissements de la mer formidable
Se mêlaient à leurs cris furieux.

Je reculai sous leurs clameurs... déjà les flots
Avides de m'avoir montaient lécher mes pieds,
Eux riaient, et leur rire, on eût dit les sanglots
Qu'un vent d'hiver arrache aux arbres dépouillés.

« Frappez ! » dit le vieillard —
Ils frappèrent : des pierres
Me meurtrirent, mon sang ruissela, tous mes membres,
Comme on voit sous la hache une écorce se fendre,
Fléchirent fracassés et rompus sous leurs coups
Cependant qu'ils hurlaient leurs chants et leurs prières....
Et les flots frémissants me montaient aux genoux,
Et la foudre éclata et me brisa le front.

Dans l'abîme écumant qui tournoyait mon corps
Roula tout garrotté de gluants goëmons
Et les rochers d'où l'alcyon prend son essor
Et les forêts de pins qui couronnaient les monts
Pleuraient et s'écriaient : « Deuil et nuit: Tout est mort ! »

Leur plainte s'envola, lugubre, sur la mer,
Si haute qu'à travers les fracas du tonnerre
Elle fit palpiter les voiles des navires
Et que des matelots effrayés l'entendirent.

Le vieillard écoutait et ne comprenait pas :
Ceux qui m'avaient frappé chantaient tendant les bras
Vers le gibet livide au sein des nues :
« Gloire au Crucifié — la nature est vaincue ! »

L'écho leur répondit : « Tout ressuscitera. »

Il se tait — l'ombre dort dans les arbres, la plaine
Blanchit comme un linceul sous la lune pâlie,
La brume qui s'étale aux collines lointaines
Semble le spectre lent des choses accomplies —
Et la tribu, vouée à l'étranger, s'écrie :
« Dis-nous, dis-nous comment tu as dompté la mort !

L'HOMME

Bien des jours, dans le gouffre aux obscurités bleues
J'ai végété parmi les vagues madrépores
Où le poulpe et la pieuvre entr'ouvrent leurs yeux d'or :
Les poissons voyageurs me frôlaient de leur queue,
Les algues me pressaient entre leurs bras glacés,
Le sel et le limon pansaient mon front saignant.
J'écoutais respirer mon père l Océan
Et son vaste murmure effaçait le passé...
Vivais-je ? étais-je mort ? — les conques purpurines
Où bruit la chanson monotone des vagues
Me racontaient parfois des légendes si vagues
Qu'avant de les aimer il faut qu'on les devine :
« J'étais l'être confus des vieilles origines,
Celui qu'avaient formé l'onde épaisse et le feu
Autrefois... autrefois... quand l'enfance des mondes
S'éveillait étonnée et sortait du chaos :
J'étais les germes et les cellules fécondes
D'où naîtraient, aux baisers d'un soleil radieux
Et la sève et la plante et la chair et les os.... »

Quand j'étais las d'ouïr ce songe et ce mystère,
Je mirais les tritons écailleux qui voguaient
Ou, collant mon oreille au sable, j'écoutais
Battre sous moi le cœur immense de la terre.

Un jour enfin, après des âges et des âges,
Troublant l'abîme sourd où j'avais mon refuge,
Un tourbillon me prit qui me mit au rivage.

Comme un marbre lavé des fanges d'un déluge,
Mon corps luisait guéri sous le soleil levant,
Mes yeux clairs éclataient, pareils aux nuits d'été
Et les fauves senteurs qui volaient dans le vent
Me firent fier et fort — tel que j'avais été.

J'allai par les chemins, je chantai, la nature
Soulevée à ma voix assaillit les églises
Où ceux du Crucifix annonçaient les tortures
Et l'enfer aux enfants de la foule indécise,
S'ils ne me maudissaient dans l'espace et le temps.

Mais moi, je rassurais tous ces pauvres tremblants,
Partout je leur montrais les clochers vacillants,
La rouille qui rongeait les croix des cimetières,
L'herbe qui disjoignait les dalles et le lierre
Victorieux aux murs branlants des sanctuaires.
Je leur disais : « Il est un arbre dont les fruits
Contiennent la vigueur, la joie et la science,
Et cet arbre, je puis vous le donner, — je puis,
Fécondant l'univers de sa bonne semence,
En faire une forêt à la face des cieux :
Mangez les fruits, vivez, car vous êtes les dieux
Que la terre pâmée en un frisson d'amour
Attend pour se vêtir d'un manteau de merveilles. »

Les prêtres, cependant, leur hurlaient aux oreilles :
« C'est le diable ! »
Vains cris — ils m'écoutaient toujours.
Et les prêtres alors agitaient des fétiches,
Ils invoquaient le nom des puissants et des riches
Ou bien ils embrassaient leurs autels vermoulus
En marmottant des exorcismes éperdus.
Mais mon chant renversait leurs chapelles étroites
Et je les balayais d'un geste de ma droite,
Et les hommes mangeaient tous les fruits défendus.

Ainsi j'agis, versant la lumière aux cœurs sombres....

Hier — je sommeillais couché dans les décombres
Que faisait sur le sol un calvaire abattu —
La terre me parla dans l'ombre, aux profondeurs....

Voici ce que m'ont dit la terre auguste et l'ombre,
Hommes forts, écoutez car les temps sont venus :
« Las d'enfanter dans le mensonge et la douleur,
Mes vengeurs, brandissant la hache ou le marteau,
S'évaderont bientôt de la cité dolente
Pour conquérir les biens ravis à leurs travaux,
Et toi, le *seul* vaincu d'une race arrogante,

Tu précipiteras leurs sombres avalanches,
Sur les villes de l'or et de l'iniquité
Qui grouillent sans savoir que leurs jours sont comptés —
Lève-toi, montre au loin l'aube de ta revanche,
Va dire à ceux de l'Eglise
Que la torche s'allume et que la faux s'aiguise
Et que je suis la Mère et qu'ils m'ont outragée. »

O fils de la tribu virile, écoutez-moi :
Vous aurez contre vous les rois et les armées
Et les docteurs vantant leur sagesse et leurs lois —
Frappez-les, déchirez les pourpres et les livres
Où se réfugia leur pouvoir incertain,
Déchaînez, ce grand soir, déchaînez les tocsins
Et répandez un sang dont la terre s'enivre....

Je vois des cités d'or s'effondrer dans les flammes,
Je vois les conquérants pleurer comme des femmes
Et je vois ceux du Crucifix qu'on extermine....
Allez, frappez — pour moi, mes deux poings appuyés
A quelque Babel en ruines,
Je vous regarderai par dessus les collines,
Je rirai dans la nuit rouge et je chanterai
Des chants de guerre et de désastres. »

Il dit et il grandit — son front touche les astres,
Ses mains verseuses de clartés
Epandent des foudres sur la campagne....
Et l'homme baise au front l'ancêtre et il s'éloigne.

L'ombre immense accoudée aux rives de l'espace
Ecarte, pour le voir, ses soleils et ses voiles,
Les arbres adorants s'inclinent vers sa face,
A chacun de ses pas, il jaillit une étoile.

Cependant la tribu sur l'ancêtre penchée
Tressaille en écoutant les phrases chuchotées
Qui tombent lentement de ses lèvres flétries
Car l'ancêtre leur dit : « C'est Lui — gloire à la vie !
Il vient avertir ceux de la race première,
Rouvrir la porte en feu des paradis perdus
Et rappeler à tous son verbe méconnu....
Jadis, aux jours heureux de l'unique lumière,
Il vint de même.... Moi, je n'étais qu'un enfant....
Sa parole charmait les miens émerveillés
Et mon père pensif le nommait : le Grand Pan.... »

Le rêve du printemps règne sous les pommiers —
Et les Errants hagards écoutent dans la nuit
Le murmure guerrier de l'onde qui s'enfuit ;
Tandis qu'à l'occident la lune descendue
Embrase les lointains d'or rouge qu'ils contemplent,
Leurs yeux où s'irradie une ivresse inconnue
Croient voir à l'horizon de brumes et de nues
Flamber en s'écroulant des villes et des temples.

La rivière et la mer

L'EAU NOCTURNE

Les heures de la nuit planent sur la rivière
Qui fume vaguement vers le ciel étoilé,
Les vagues où sommeille une sourde lumière
Auréolent d'argent les roseaux inclinés
Dont le faible murmure émeut l'ombre attentive
Et se mêle aux soupirs des arbres de la rive.
Des couples enlacés qu'emportent des nacelles
Voudraient éterniser, sur cette onde où ruissellent
Des rayons assoupis et l'odeur des jasmins,
Le désir nuptial qui chante dans leur cœur —
La nuit vêt de velours les belles de douceur
Et les amants, tremblants d'amour, joignent les mains.

Mais l'onde frémissante enfle ses voix confuses :
Voici l'île aux bouleaux, la cascade et l'écluse
Où les flots blanchissants d'écume se lamentent ;
Face pâle qui flotte au fond de l'ombre ardente,
La pleine lune énorme envahit l'horizon,
Elle monte, et ses yeux, aux trous des frondaisons,
Troublent les belles qui rougissent —
Et, tout intimidés, les amants la maudissent.

Puis le courant capricieux prend les nacelles
Et les fait aborder au bois des tourterelles....
Le tumulte des flots amoureux de la lune
S'apaise, leurs clameurs s'éteignent une à une,
L'ondine aux cheveux d'or ondule sous les saules
Et palpite aux clartés qui baisent ses épaules
Et les amants à leurs belles unis
Ecoutent les conseils qui descendent des nids.

Eperdus, cœurs fougueux, parmi les fleurs sauvages,
Ils s'aiment — le printemps rêve sur le rivage,
Les jasmins embaumés recueillent leurs sanglots

Et le vent de la nuit chante dans les roseaux.

LES FEMMES AU BORD DE LA MER

à Puvis de Chavannes.

Calyste, Noémie et la triste Néère
Eprises des flots purs dont le chant les câline,
Sur le roc où languit une flore marine
Rêvent d'amour étrange et de grève étrangère.

Calyste est toute grave et pleure, Noémie
Ouït l'hymne fuyant de plaintives sirènes.
La brise les adule et soupire leurs peines —
Et Néère conjure une fée ennemie.

Le ciel s'épanouit en pâles violettes,
La mer dort son sommeil de déesse perfide,
Vers l'horizon paré d'aurore et d'or limpide
Ondule un peuple lent de vagues inquiètes.

Quel héros aux beaux yeux guidera sa galère
Au port où veille, triple et tentante, la femme
Et saura délivrer, leur apportant une âme,
Calyste, Noémie et la triste Néère ?...

Sourires d'automne

à Louis de Saint Jacques.

L'AUTOMNE ET DEUX PASSANTS

ALLÉGORIE

Dans l'avenue en or où s'effeuillent les ormes,
L'Automne au front paré de pampres rougissants
Enveloppe de soir bleuâtre les passants
Qui errent inquiets sur la colline morne.

Sans courber les gazons elle glisse, sa traîne
Soulève des parfums de fêtes oubliées :
Celui-ci se souvient de gerbes déliées,
Celui-là d'un avril qui semait des poèmes —
Et tous deux en pleurant accusent leur fortune.

Mais douce, caressant leurs yeux selon la lune
Fluide balancée au rythme des feuillures,
L'automne d'un baiser les apaise et murmure :
« Je guérirai ce soir vos âmes d'amertume.

Toi qui portes l'été dans tes regards, peut-être
Tu redoutes Décembre oblique et ses frimas ?
Voici la mandragore éclose en des climats
Où règne le soleil fixe que tu souhaites.

Toi qu'un frais renouveau tient soupirant, regarde :
Je te donne à jamais l'hyacinthe immortelle
Qu'un homicide Eros effleura de son aile
Pour celle qui mourut au rocher de Leucade. »

Elle dit, et deux fleurs que le soir vêt de feu
Jaillissent de ses doigts vers ceux qu'elle protège :
L'une, on dirait du sang fumant sur de la neige
Et l'autre, où se reflète un astre radieux,
Une goutte de lait pour la bouche d'un dieu.

Et les passants, levant ces corolles royales
Dont la candeur calme la fièvre de leurs mains,
Contemplent, souriante en l'ombre du chemin,
L'Automne qui s'enfuit sous les froides étoiles.

SENSATIONS D'OCTOBRE

Octobre nonchalant cueille au bord des chemins
Les roses que rouilla la première gelée
Puis il prodigue les raisins,
Les marrons rebondis et les noix écalées.

Des odeurs de sapins descendent des forêts
Réjouir les vieillards accoudés aux fenêtres
Et la douceur de l'air est telle qu'on croirait
Que tout un printemps va renaître.

Dans le verger, mes frères les arbres me tendent
Mille pommes vermeilles,
Le vent d'ouest qui a vu la mer glauque et les landes
Bourdonne à mon oreille,
Et l'on dirait un vol d'abeilles
Exilé du pays où poussent les légendes.

Je vais — les paysans assis devant leurs portes
Vantent la vendange dernière,
Des chariots geignards grognent dans les ornières...
J'écoute, sous mes pas, crier les feuilles mortes.

Je vais — un ru me guide et me conduit au bois
Et le doux bruit de l'eau
Qui bouillonne en fusant à travers les roseaux
Me fait sourire et pleurer à la fois.

Le ru se perd dans les ronces, laissant
Une mare aux cressons où sautent les rainettes,
Le bois tout défaillant m'appelle.... je m'arrête
Pour étreindre le tronc d'un bouleau frémissant.

Le soir naît et grandit, solennel, l'horizon
Où roulent lourdement de confuses fumées
S'éteint parmi les ors mourants de la saison,
Vénus monte et scintille au-dessus des futaies,
Puis la nuit, dans l'azur, souffle ses visions.

Vie en grand calme et méditation,
Solitude sacrée où les gens de la ville
Bâilleraient leur ennui —
S'imprégner de silence et s'en aller tranquille
En mangeant quelque fruit.

EFFET DE BROUILLARD

Dans le brouillard opalin
Le soleil blanc se diffuse ;
Est-il soir ? Est-il matin ?....
On entend des voix confuses.

Les årbres semblent des spectres
Grimaçant vers le ciel terne —
Jacques ferme sa fenêtre,
Pierre allume sa lanterne.

Le soleil meurt, des flocons
Blémissent le crépuscule,
Les branches viennent et vont
Comme de troubles pendules.

Tout fond, s'éteint et s'efface,
Le brouillard ensevelit
La route où les gens qui passent
Clapotent à petit bruit.

Les feuillures envolées
Parmi la plainte des bises,
Les paroles chuchotées
Au fond des venelles grises,
Les formes qui se confondent
Et s'étouffent dans la plaine.....
On dirait un autre monde
Peuplé d'ombres incertaines.

MERVEILLE DE L'AUTOMNE

Par l'automne, or et sang comme un rêve royal,
Je savoure l'odeur qui monte des pressoirs :
Des raisins éclatants écroulés dans le soir
Empourprent les parvis du ciel occidental.

Tigrés d'or, ocellés de sang frais, les feuillages
Agitent dans l'air vif de claquants étendards.
De grands oiseaux, qu'emporte un souffle de voyages,
Saluent l'astre mourant qui leur lance ses dards
Puis passent et s'en vont vers d'étranges rivages.

Les feuillages en feu s'éteindront tout à l'heure
Et joncheront la couche où mourra la saison :
Les givres de Novembre imprègnent les gazons,
Déjà le vin nouveau jaillit des chantepleures.

Naguère, au chuchotis de brises amoureuses,
J'errais, j'étais pareil au printemps nouveau-né,
Ruisselant de rosée et de sèves fougueuses,
Mon rêve fleurissait comme un jardin de Mai.

Puis l'été me saisit et me versa ses flammes,
Son arome embrasa mes lèvres et mes joues
Le rythme des moissons résonna dans mon âme
Et des paons bleus, pour me fêter, firent la roue.

Puis l'automne m'a pris et la bonne vendange,
— Or et sang de la terre où dorment des soleils —
C'est en vain que le vent qui rôde autour des treilles
Prophétise l'hiver et sa neige et ses fanges :
Le printemps reviendra pour réveiller les germes.....

La nuit monte, une étoile, au-dessus de la ferme,
Brille et baigne d'argent les lointains assombris,
Les nuées au couchant semblent des cathédrales,
Le vent hagard chante le chant des funérailles...
Mais je ris car j'emporte en mes yeux éblouis
Tout l'automne, or et sang comme un rêve royal.

LE CRÉPUSCULE DES CHIMÈRES

à Gausson, peintre.

Ce soir, j'ai vu passer un essaim de chimères —
Elles volaient parmi les braises du couchant :
Maintes s'effarouchaient comme des chats-huants
Et d'autres s'ennuaient de pourpres éphémères.
Une me dit : « Voici venir l'extase extrême :
Le soleil semble un roi qui compte ses trésors
Pour donner à son peuple une fête suprême,
Et les marronniers gris pleurent des feuilles d'or ;
Salue avant sa mort l'automne que tu aimes
Et le ciel radieux que nous parons encor,
Car l'ombre attend où s'éteindra notre agonie. »

Mais moi, prenant le soir à témoin, je m'écrie :
« Je ne sais pas, je ne veux pas savoir quelle ombre
S'apprête par delà ces arbres murmurants,
Le ciel est un jardin de flamme où je dénombre
Des oiseaux embrasés aux yeux couleur de sang ;

Venez, le vent glacé qui vous pressait s'enfuit
Dépouiller en riant les bouleaux et les trembles,
Le soleil a-t-il pas fixé sa course ?... il semble
Qu'un pasteur merveilleux vous garde de la nuit ? »

Chaque chimère alors me conte son ennui.

Une qui tord ses bras minces et se désole :
« As-tu vu se jouer au tremblement des saules
La rivière de fleurs qui coule en paradis ?
Là, des aromes frais d'autrefois je naquis ;
Petite fée assise à la rive moussue,
Je t'offrais mes seins purs et ma grâce ingénue.

J'étais l'éveil charmé de ton adolescence,
Et si parfois, épris d'écouter mon silence,
Tu délaissais la lyre on s'enfièvrent tes rêves,
J'accourais me blottir contre ton cœur, mes lèvres
Se posaient sur tes yeux pour y mettre une étoile ;
Tu m'aimais, j'étais l'onde et la bonne paresse
Du printemps attendri qui s'éperd en caresses....
Aujourd'hui, je suis seule et morne sous mes voiles. »

Et moi je lui réponds : « Qu'importe ! les années
De notre amour défunt sont des portes fermées
Sur un enclos farouche où dorment des tombeaux —
Tu es vieille et je vais vers un songe plus beau. »

Une encore aux regards vacillants et que hante
Le tumulte haletant de sombres angelus :
« Tu m'aimas autrefois, j'étais celle qui chante,
La reine que tu feins de ne connaître plus ;
Je t'apportais la croix et l'épine brûlante
Et la griffe qui mord les martyrs éperdus.
Souviens-toi · l'autel même et le parvis de marbre
M'ont vu te menacer du soufre et de l'enfer
Promis à qui me hait et séjourne sous l'arbre
Trois fois maudit — sous l'arbre où tes rêves pervers
Recueillent les fruits noirs de la science humaine.
Mais tu m'as fui, le souffle étrange qui t'entraîne
Te jette en des sentiers que je n'éclaire pas,
Tu as élu la pourriture de la terre
Et les fils du limon se lèvent sous tes pas —
Prends le cilice et courbe-toi devant ta mère. »

« Je te connais, dis-je, marâtre aux mains fébriles :
Tu sèmes le mirage et l'effroi sur les villes
Qu'érigent à ta voix des apôtres déments....
Oui, j'ai cueilli les fruits de l'arbre, je me vante
D'être avec cette foule adverse que tu tentes
Vers les couteaux de sacrifice —
O toi qui mens,
Arrière, je te hais et brave ton néant. »

Alors, portant des herbes sèches en couronne,
Comme d'une tour frêle et blanche au ciel d'automne,
Une se dresse, enfant morose, qui murmure :
« Chasse ces insensées et chasse la nature ;
C'est par moi qu'on se mire aux miroirs de Narcisse,
Ecartant le souci de mon néant futur,
Je chante pour moi-même et me meurs en délices. »

Je lui réponds : « Ta tour est bien triste, sa tête
Branle sous un lacis de lierres acharnés,
Vois : la vie a monté de la terre et s'apprête
A jeter au fossé tes créneaux ruinés ;
Narcisse se flétrit et grelotte en pleurant,
Sa voix mièvre se fausse et se disperse au vent. »

D'autres chimères s'irradient, fortes et nues,
Qui tracent en volant un sillage de gloire
Dans la brume pompeuse où s'effondre le soir,
Mais l'ombre les attire au piège de ses nues....

Chimères que me sont votre lâche agonie
Et la flûte fêlée où s'use votre ennui,
Si des dieux défaillants s'éplorent vers la nuit,
Je ris selon le rythme éternel de la vie ;
Je sais qu'après ce soir je connaîtrai l'aurore,
Je suis le voyageur qui voit et qui écoute,
Qui songe et s'émerveille, au montant de sa route,
Du bel automne en feu sous les marronniers d'or.

Ce que dit le vent d'hiver

LITANIES DU VENT

Le vent de gel sanglote à perdre haleine —
Le givre aux arbres noirs suspend d'étranges flores —
Le vent flagelle et tord les branchages sonores,
Brisant au fil des toits sa plainte éolienne,
Le vent d'hiver siffle et geint par la plaine.

Le vent chante la mort des amis oubliés
Et ceux qui sont partis sur la mer sans rivages
    Se pleurent parmi ses clameurs sauvages —
Fracassant les bouleaux et les grands peupliers,
Le vent souffle l'ennui, la haine et les naufrages.

    Le vent étreint la maison qui frissonne
Et chasse dans l'air gris de tremblantes fumées,
    Le vent secoue en vain les cheminées
Puis s'enfuit sur la route où ne passe personne —
Le vent gémit comme une femme abandonnée.

Le vent ricane : on dirait un fol échappé,
Le vent hurle : on dirait un enfant torturé,
Le vent grince : on dirait la révolte d'un bagne,
    Le vent s'abat et se tait épuisé —
La neige tombe lentement sur la campagne.

GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre;
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature —
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les : accourus de la plaine et des monts,
Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont
Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ;
Ils te raconteront les combats et leur gloire
Epandant sur ta vie une morne lumière —
Et tu respireras l'odeur des cimetières.
Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente,
Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes
Où bouillonnent la foule et les vins répandus ;
Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu
Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles,
Tu verras les terriens blottis autour des poëles
S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses ;
Et les souffles seront pareils à des pleureuses,

Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées,
Le rire du grillon monter dans la fumée ;
Les granges te plairont que parfument les foins...
Puis alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus
Se lamentent ainsi que des enfants perdus,
Souverain taciturne à la barbe gelée,
L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées
Nuptiales menant, en un blême cortège,
La reine de candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux
De garder pour lui seul sa couronne de houx,
Tu te tiendras durant les heures que la nuit
Compte dans les clochers pour leurrer son ennui
Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair.
Les souffles, cependant, se révolteront, l'air
Sifflant dispersera des flèches acérées
Qui feront sangloter les branches fracassées....
Mais le Vieux jettera, comme on jette des plumes,
A la rébellion quelques loques de brume,
Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire
Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire
Qui le rend impassible aux souffles acharnés :
Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse,
Revêtir d'or léger les collines dormeuses ;
Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête,
Et les souffles vaincus pleureront leur défaite —
Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée
Où sommeillent les blés de la prochaine année,
La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages....

Même si cet hiver ne devait pas finir,
Ame errante ravie au vent qui se désole
Et s'épuise à crier de sinistres paroles,
Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir
Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

Epilogue

ÉPILOGUE

LE POÈTE

Clairons d'or où chantaient les heures du matin,
Des souffles enflammés ont passé sur mon front —
Le ciel éblouissant embrase les jardins
Et trempe de clarté la face en feu des monts.

Dans les vergers fleuris qui rutilent, pareils
A l'azur inondé de rayons éclatants,
La terre étreint l'été sous les arbres vibrants ;
Une chaude vapeur ondule autour des treilles,
Les murs blancs sont crêtés de tuiles fulgurantes,
Des fruits luisent parmi les ramures mouvantes
Et moi dans le pré dru je m'arrête, rêveur
Pour une branche qui palpite au grand soleil ;
J'écoute chuchoter la brise éolienne :
Elle rit, elle fuit vers les ruisseaux chanteurs,
Et les verdures vont et viennent
Et leurs soupirs résonnent dans mon cœur.

Poèmes proférés dans l'air incandescent,
Brise que me veux-tu, que voulez-vous feuillures ?....
« Nous sommes, disent-ils, les sylphes qui susurrent :
Notre mère et la tienne inspire notre chant ;
Lève-toi ! c'est par nous que la sainte nature
T'évoque la beauté de vivre comme un dieu.
Viens : nous t'enseignerons des rythmes radieux
Pour le ravissement des époques futures. »

La campagne frémit, les fleurs tremblent, l'été
Se pâme, inassouvi, sous les tonnelles —
Tout défaillant d'amour, je te célébrerai
O nature éternelle.

Mais je n'ose.... Je suis le disciple étonné
Découvrant, par tes soins, la vie universelle ;
Parle-moi : que ta voix soit un lait qui ruisselle
Et rende à jamais fort mon être rénové.
Instruis-moi, grande Isis, ouvre-moi ton mystère,
Ce gouffre où des soleils aveuglants se balancent.
Je veux te raconter en ta magnificence
Aux enfants de la terre.

LA NATURE

Si je te révélais l'énigme que je suis,
Tu tomberais en poudre avant d'avoir compris ;
Qui cherche mon secret périt désespéré,
Les dieux sont mes pensers et quant à vous, les hommes,
Vous êtes, parmi mes atomes,
Le monde obscur épris des mondes étoilés...

Mais je suis bonne et je t'apprends à te connaître :
La terre chante un hymne lent — tu le pénètres
Et, tous les jours plus attentif à mes leçons,
Tu déchiffres déjà la strophe des saisons....
La terre ! ce fragment de l'infini, tu l'aimes :
Ses douceurs, ses colères t'imprègnent, tu sais
Les transfigurer en toi-même
Et tu portes en diadème
L'auréole de sa beauté —
Ce sont là les bienfaits que je t'ai prodigués.

Souviens-toi : je t'ai pris parmi tous ces aveugles,
Tes frères éperdus d'ignorance et de haine,
Je t'ai tiré des cloaques où beuglent
Et rugissent l'ordure et la bêtise humaine ;
J'ai fait de toi le Pauvre heureux de son destin
Et j'ai mis dans tes yeux la clarté du matin.

Comprends donc, fol enfant, la mère que je suis :
Celles que je châtie et ceux que je maudis
T'égarèrent parmi des parterres malsains
Où tu cueillais la honte et ses mauvaises fleurs —
Je t'arrachai d'entre leurs mains
Pour te tremper aux flots amers de la douleur.

Tu souffris, tu crias — ton sang coulait, tes larmes
Etoilaient l'ombre froide où tu te débattais....
Mais moi je te domptais
Et je brisais toutes les armes
Que tu dressais contre ma volonté.

Tu te soumis — alors, te voyant racheté,
Je te choisis, parmi celles que je préfère,
La femme d'indulgence et de bonté
Et parce qu'elle avait un grand cœur où réside
L'amour du Pauvre frémissant vers ma lumière,
Je la fis tienne tout-entière —
Et puis je te montrai la campagne splendide.

J'ai dit à l'Avril : « Sois l'ami
Du poète inquiet qui panse ses blessures,
Apprends lui l'odeur des jeunes verdures
Et pare, pour lui, les pâtis
De fraises et de violettes.

J'ai dit à Juillet : « Tes moissons
Feront le pain qu'il souhaite ;
Bruis devant sa maison,
Tresse des bleuets autour de son cœur
Et pose dans sa main la main des moissonneurs. »

J'ai dit à Novembre : « Tes brumes,
Ton soleil rougissant parmi les pampres morts
Et cette veilleuse en vieil or :
Ta lune
Apaiseront en lui les ferveurs de l'été. »

Et j'ai dit à l'Hiver : « Qu'il soit tout contenté,
Qu'il ait, après l'azur, tes plaines sommeillant
Sous ce linceul éblouissant
Qui vivifie et qui protège
L'espoir des floraisons futures :
Ta neige. »

Vois-tu, mon fils, je suis l'éternelle Nature :
Laisse-moi t'ouvrir mes chemins
Et prends les fruits vivants qui tombent de mes mains ;
Par moi, tu mangeras des pêches, des raisins,
Des abricots juteux, des poires mûres,
Des brugnons éclatants,
Du miel et le pain frais qui croque sous les dents
Puis tu boiras les vins légers et cette eau pure
Que le puits verse aux seaux sonores.

Si tu n'es satisfait, voici d'autres trésors :
Unis en un bouquet les saisons, que l'aurore
Te revête de pourpre, de flamme et d'argent
Et que la nuit, déesse aux yeux phosphorescents,
Jette ses cheveux d'astre à tes pieds qu'elle adore.

Tout apeurés au vent qui entr'ouvre mes voiles,
Tes frères ont suivi des routes ténébreuses :
Dans cette ombre, pour eux, tu sèmes des étoiles,
Des comètes et des corolles radieuses....
Quel don nouveau te faut-il maintenant ?

LE POÈTE

Je voudrais te saisir dans l'espace et le temps.

GUERMANTES, *Août 1894 — Décembre 1896.*

TABLE DES MATIÈRES

Annonay (Ardèche) Imp. J. Royer.

La Forêt bruissante

DU MÊME AUTEUR

Cloches en la nuit, vers *(épuisé)*.
Thulé des Brumes, légende moderne en prose.
Paradoxe sur l'Amour, prose *(épuisé)*.
Une belle Dame passa, vers.
Réflexions sur l'Anarchie, *(épuisé)*.
L'Archipel en fleurs, vers.
Trois dialogues nocturnes, prose.
Similitudes, drame en prose.

EN PRÉPARATION

La seule Nuit, légende moderne en prose.
Campagne première, vers.
Les Blessés, drame en vers.

ADOLPHE RETTÉ

La Forêt bruissante



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
31, rue Bonaparte, 31

1896

A

EMILE MEYER

PROLOGUE

Le dire du Berger noir

LE DIRE DU BERGER NOIR

Voici : le berger noir a fini sa journée,
Ses boucs ensorcelés frissonnent, ses brebis
Pleurent les pampres morts et les roses fanées
Au seuil mystérieux d'une nouvelle année
Car Décembre morose embrume les pâtis.

L'horizon funéraire hésite et se recule,
Le ciel où le soir triste égare ses rayons
Disperse l'or mourant des derniers crépuscules
Et les clochers ont tu leur suprême oraison
Vers la forêt muette où leur âme s'annule.

Le berger veille et chante en se chauffant les mains —
Des rameaux de hasard, le lierre des chemins,
Le buis maigre qui croît près des stèles verdies
S'embrasent au foyer de sa mélancolie —
Et le berger s'éperd en des songes lointains :

O fleurs dont le miel pur rayonna sur mes lèvres,
Désormais vous parez de sinistres tombeaux !
L'hiver brutal me presse et ses mauvaises fièvres
Déchaînent sur mon cœur un vol sourd de corbeaux....
O fleurs dont l'âme étrange a parfumé ma fièvre !

J'ai laissé se flétrir la mauve et l'asphodèle,
Les dahlias capricieux m'ont méconnu,
L'érable et le troène, on les avait vendus
Et les glaïeuls m'ont refusé leurs rubacelles....

J'ai retourné la terre : l'herbe rèche
Ensanglanta mes doigts impatients,
J'ai dispersé mon âme par les champs —
Le vent du Nord chasse les feuilles sèches.

Labeur stérile et stériles semailles,
Sillons bourrus où la pioche s'ébrèche :
Du grain maudit les bêtes font ripaille —
Le vent du Nord chasse les feuilles sèches....

Les bêtes ! quel désir farouche les étreint ?
C'est l'heure : le foyer tombe en braise et s'éteint,
Chacals, renards subtils, loups sordides, putois,
Des troupeaux affamés se lèvent à ma voix.

Troupeaux épars,
Troupeaux hagards,
Fauves flagellés par la haine :
L'hiver les mouille,
Le sang les souille,
L'ennui sur eux a mis sa rouille —
Ils font le rêve qui te mène
O race humaine.

Ils vont ardents : qui donc les hue
Dans les nuées ?...
— Offrez le thym et la sauge et la rue
Pour le repos des âmes trépassées —
L'herbe pâle luit sur la plaine,
Les loups me hantent
Et se lamentent —
Ce sont tes plaintes que je traîne
O race humaine.

Hommes au front malicieux,
Femmes qui portez dans vos yeux
Le superbe péché de l'antique serpent,
Eveillez-vous fauves rampants ;
Debout aussi, brebis et boucs tremblants :
Esclaves tapis dans les villes,
Pauvres des venelles serviles,
Il chante sur vos toits le coq des reniements.

Vous, fantômes dont meurt la sombre humanité,
Dieu stupide et toi Christ avec ta face blême,
Effacez-vous parmi vos autels écroulés :
Le coq rouge a chanté pour un nouveau baptême.
    Dissipez-vous aux clameurs de la bise ;
Quand viendront l'allégresse et la Pâque promises,
        Joyeux d'être ressuscités,
Nous irons célébrant la terre et sa beauté.

Mais l'hiver geint ?... qu'importe : mon feu brille,
            L'ombre scintille,
        La brume au loin s'est envolée....
        Noël ! Noël ! à moi sarments
            Et houx piquants :
            Monte fumée !
        Je sens renaître dans mon âme
            Des fleurs de flamme :
        Des roses fières, des glycines,
        Des lilas chargés d'abeilles,
        Des violettes purpurines
            Et des soleils !

Le berger dort et songe à l'aurore prochaine :
            La faim humaine,
            La plainte humaine
        S'unissent pour son rêve....
Et voici parmi la brume qui se lève
Au murmure hésitant d'un rythme d'harmonie,
La nuit d'avril, la lune pâle et les étoiles
            En Arcadie.

La nuit palpite à la rumeur des jeunes pousses,
Paisible, caressant les frondaisons nouvelles,
La lune frôle l'eau roucouleuse des sources,
Et les étoiles s'émerveillent.

La plaine pour la fête humaine s'est parée
D'herbe légère et d'anémones,
Et des femmes rieuses, vers les fraises attardées,
Tressent des couronnes
Tandis que devisant au seuil heureux des cases
Des adolescents aiguisent des socs d'or
Et s'égaient de la brise odorante qui passe.

Noire et secrète à l'horizon, la Forêt dort.

Les éphèbes chantent la vie
Et leur chanson s'envole au bleu de l'air....
Le berger vient givré d'hiver
Et les envie.

« Frères, *dit-il,* qui règne ici ?
J'ai faim, j'ai froid, je m'offre au maître ;
Je sais les simples — ses brebis,
Je les mènerai paître.

Comme des passereaux railleurs si la chouette
Risque au soleil du matin ses yeux jaunes,
Tous se prennent à rire oüissant sa requête
Mais un s'étonne :

Étranger, ce n'est pas le lieu que tu souhaites :
Voici *ton* pain, voici *ton* vin, voici *ton* feu,
Prends à ta faim, chauffe-toi si tu veux —
Pour le surplus nous n'avons pas de maître.

LE BERGER

J'ai subi les étés brûlants et les automnes sans vendange,
J'ai servi des riches hérissés d'arrogance,
J'ai connu des esclaves et des vagabonds vagissants
Et des fantômes,
Mais cette nuit m'enseigne :
Je sens un sang plus fier battre dans mes veines —
Voici des hommes !

L'ÉPHÈBE

Nul ne règne sur nous te dis-je :
Tu ne verras ici ni prêtres ni prodiges,
Ni rois avides,
Ni serviteurs hantés du fouet sur leur chair nue
Car la terre est à tous que nous avons élue.

LE BERGER

Oui je vois.... je comprends : tous travaillent ;
Le collecteur ne dîme point votre moisson,
Vous ignorez les querelles et les murailles
Autour d'un clos fécond,
Et vous goûtez la parure mouvante des saisons
En pain, en vin, en fleurs et en beauté !...
Ah ! ne puis-je être libre et vivre à vos côtés ?

Autour du berger noir les éphèbes s'assemblent,
L'un lui donne son arc et l'autre ses sandales
Et les enfants, un doigt aux lèvres, le contemplent
Mais un vieillard :

Ecoute, nous venons de la ville :
Cris de marchands, plaintes de fous, sonnailles
De mulets rusés par le trouble des rues,
Loqueteux gris en quête de grenailles,
Charlatans haranguant les foules accourues,
Balcons fleuris de princesses dédaigneuses,
Parcs grillés où les géraniums semblent des torches,
Jets d'eau dont la gamme jaseuse
Monte parmi l'hymne boudeur des cloches,
Et femmes vers les bazars en longues files,
C'était la ville —
Nous la nourrissions et nous n'avions rien.

Que de matins et que de soirs,
Las de peiner en nos ruelles,
Nous sommes venus nous asseoir
Au rempart lourd, sous les tourelles
Vieilles et que surplombe
Un château-fort des anciennes années !
Que de matins et que de soirs,
Au tumulte amoureux des colombes,
Au sifflement des hirondelles affairées
Nous avons perçu notre âme inquiète
De quel soleil plus pur qu'un ostensoir,
Beau comme un dieu dans un linceul de violettes
Au fond de la Forêt mystérieuse !

Des voyageurs disaient : « La sylve est dangereuse,
Aux carrefours veillent des croix de male-effroi
Et veillent des sorciers tristes qui font des signes,
Les clairières sont d'ossements et parfois
On y trouve des lacs peuplés d'étranges cygnes —
Et puis parfois on y entend des voix. »

Mais les voyageurs sont des rustres : si l'aube
Gracieuse leur rit au détour du chemin,
Si, pour leur plaire, la Forêt met une robe
De pervenches et de jasmins,
Ils ont peur, leur cœur trépasse,
Ils s'enfuient effarés, la face
Dans leurs deux mains.

Or beaucoup de soirs et beaucoup d'aurores
Passèrent parmi des cortèges de rêves
Et des automnes et des étés et des automnes encore
Sans fruits pour nous,
Et des printemps avec toutes leurs sèves
En perles aux muguets, en grappes aux lilas
Sans fleurs pour nous —
Mais la Forêt nous appelait là-bas
Et les Riches défendaient qu'on en parlât.

Pourtant, narguant les croix,
Curieux des voix,
Tout épris de ces flammes
De soleil rouge au fond des bois,
Pour apaiser notre âme,
Un matin de Pentecôte épanouie,
Nous sommes partis plusieurs vers la Forêt...

Nous l'avons traversée et, sachant son secret,
Nous avons conquis l'Arcadie...

Or tu vas t'éveiller sur ta glèbe infertile :
Demain ton troupeau sera dispersé, la ville
Te prendra tes brebis pour ses festins
Et tes loups pour sa garde ;
Ne les regrette pas et ne la maudis point :
Lève-toi, ceins tes reins, regarde
Vers la Forêt bruissante,
Et maître de ton cœur, et fort de ton désir,
Pars écouter ses ramures savantes —
Pour vivre parmi nous il la faut parcourir.

LE BERGER

Mais que sais-je et que suis-je ébloui par ces choses ?

LE VIEILLARD

Tu sauras, tu seras ! — si la rose
Ne brisait le corselet qui l'emprisonne,
Embaumerait-elle nos jardins ?...
Romps le cercle menteur dont les morts t'environnent,
Va ton chemin
Sans écouter telle honte qui déraisonne :
Le mot de la Forêt il te faut le trouver
Toi seul — et par toi seul tu peux être sauvé.

LE BERGER

Mais quels indices guideront ma recherche incertaine ?

UN ÉPHÈBE

Ton destin t'indiquera les sentes marquées ;
Tu y rencontreras la vieille fée
Qui a nom Souffrance humaine.

LE BERGER

Ne peut-elle m'égarer
Aux clairières serviles ?

L'ÉPHÈBE

Par elle tu sauras quelles routes ramènent
A notre plaine.

UN ENFANT

Tu nous rapporteras des myrtilles...

UN AUTRE

Tu nous diras l'effroi de la Forêt mauvaise....

LE BERGER

Comme un bois fort rallume une mourante braise,
Vos paroles s'embrasent dans mon cœur !
Je romps les Morts et je chasse la peur
Pour te conquérir future Arcadie....
Rêve en ascension virile vers l'Idée,
Mon âme est nouvelle-née !

Alors tous l'entourant et se donnant la main,
Ils mangèrent le pain et ils burent le vin
En disant : « C'est juré ! »
Et, comme le printemps se pâmait dans la nuit,
Comme au bord des prés frais des femmes s'arrêtaient
Offrant leurs bouches et des fruits,
L'un d'entre eux leur fit signe et se prit à chanter :

Belle, la lune est si calme :
Pris aux lèvres des naïades,
Le soir dort dans les roseaux
Et pas même un oiseau
Ne se lève —

LE CHŒUR

Vois languir au long des grèves
L'eau qui rêve.

LE MÉNÉTRIER

Les noirs marronniers soûpirent
Où palpite
L'or des étoiles limpides,
Les cascades murmurantes,
Les vagules chuchoteuses
Sous les yeuses
Vers la lune se lamentent —

LE CHŒUR

Entends cette voix charmante :
L'eau qui chante.

LE MÉNÉTRIER

Viens, je sais le val des fraises,
Je te tresse
Un lien de marjolaines...
Tu te détournes, tu muses

Aux bouquets blancs des sureaux ?
Je détache ta ceinture
Et je cueille ton sanglot —

LE CHŒUR

L'eau lascive au loin s'argente,
L'eau qui rêve, l'eau qui chante,
L'eau qui fuit sous les roseaux.

Tout se tait, tout s'efface et la brume assourdie
Règne seule où fut Arcadie....

Le troupeau grelottant se serre, le foyer
S'éteint parmi les cendres,
Derrière l'horizon qui s'empourpre descendent
Les corbeaux de Décembre passé.

L'aube, le reflet clair des branches et des nues
Emeuvent la Forêt mollement étendue
De sorte que, selon leurs frissons impalpables,
Le ciel frileux tremble à travers les arbres.

Neuve sous son manteau de neige et de gelée,
La terre est belle ainsi qu'une épousée
Pour l'amant qui l'a voulue....

Le berger blanc s'éveille au seuil blanc de l'année —
Et la Forêt grave et sonore le salue.

CHANT I
Le dire du Sphynx

LE DIRE DU SPHINX

Seul, portant le carquois aux flèches de savoir,
La hache et le bel arc des révoltes heureuses,
Le berger va vers la futaie insidieuse
Que le printemps revêt d'un prestige d'espoir.

Mais la Forêt sournoise est close : des orties
Cachent malignement les sentiers enlacés
Et la ronce traîtresse et l'épine fleurie
Dissimulent le rire boueux des fossés ;
Les hêtres grimaçants menacent l'étranger,
Les bouleaux inquiets font des signes aux chênes
Et chuchotent : « Cet homme, il faudra le chasser ! »
Et la Forêt frémit pleine du bruit des haines.

Or ça, *dit le berger railleur*, quels sont ceux-ci !
    Espère-t-on que je crains la bataille ?
Et parmi les fourrés croit-on que j'ai souci
    De ménager les coups et les entailles ?...
Par l'aube qui dora les sommets de mon rêve,
    J'entrerai là quoiqu'en veuillent les chênes,
Les hêtres de bon gré me donneront leurs faînes
    Ou nous verrons bientôt couler la sève.

Et leste, défiant la colère sonore
Que son audace émeut aux arbres balancés
Il prend sa course et franchit le fossé
En criant : « Saluez, car j'apporte l'aurore ! »

Or, tel le cliquetis rauque d'un chant de guerre,
Un rire rude lui répond :
Sombre, surgi des lierres et des buissons,
Le vieux sphynx apparaît qui garde la lisière ;
De livides joyaux tremblent dans sa crinière,
Du sang rouillé souille son diadème
Et l'écume, sa bouche où gronde un anathème,
Et l'ombre est en ses yeux qui règne aux bois profonds.

LE SPHYNX

Quel éclair a traversé mon sommeil ?
J'ai cru — mais c'était un songe — que le soleil
Violait la forêt obscure...
Qui es-tu, toi ? quelle folie étrange t'entraîne
A pénétrer dans mon domaine ?
Prétends-tu troubler la nature,
Poussière humaine ?

LE BERGER

Mon nom est Jacques Simple et je suis un berger...
Hier je grelottais sur la terre nue
En regardant les maîtres se gorger ;
Mais la honte m'est venue
De subir ces morts
Et je cherche un pays qu'ils ne connaîtront pas —
Fais-moi place et tais-toi car je suis le plus fort.

LE SPHINX

Nul ne saura demain où posèrent tes pas !
Apprends, fol, que beaucoup tentèrent l'aventure
Dont les ossements blanchissent là-bas.

JACQUES SIMPLE

Demain est un menteur s'il parle par ta bouche ;
Je méprise ta face et ton rire farouche
Mais il me tente
De connaître ton droit à régir la nature —
Réponds bête arrogante.

LE SPHYNX

Les temps sont-ils venus qu'annonçaient les oracles :
Un jour, malgré vos mystères et vos miracles,
Le Simple qui souffrait sous vos fouets et vos lois
Lèvera contre vous son front sanglant,
Et sphynx, et mages, et rois,
Vous serez devant lui comme une paille au vent...
Ainsi les oracles ont parlé
Vraiment car devant ce Simple-ci j'ai tremblé.

JACQUES SIMPLE

Je n'ai cure de tes oracles mais je sais
Que j'ai peiné pour des fantômes.
Je sais que, malgré leurs sortilèges et les lacets
Dont ils me garrottaient comme un fauve,
Je suis un homme

LE SPHYNX

Je te salue ô toi qui te connais toi-même !...
En tes yeux radieux luit la flamme qui sauve
Et qui t'animera pour la lutte suprême —
Un simple ? Un homme ? ils se disaient héros
Les aventuriers de naguère
Lorsque agitant des simulacres et des bannières
Ils prétendaient m'arracher le mot
Que détient la Forêt séculaire ;
Insensés vaincus sans combats,
Le passé les a pris et ne les rendra pas...

Mais moi je t'attendais, hanté des noirs esprits
Dont le souffle courba tes pères asservis ;
Des mages orgueilleux et des rois insolents
M'imposèrent afin que leurs peuples tremblants
Craignissent la Forêt de songe et de science ;
J'étais l'idole et le génie
J'étais la Bête et le Dieu — ma puissance
S'accroissait dans le sang...
Mais tu es venu portant l'aurore et la vie :
Je te salue ô toi par qui je dois mourir.

JACQUES SIMPLE

Quoi ! tu ne me peux même éclairer l'avenir
Ni me dire
Quelle route conduit au pays d'Arcadie ?

LE SPHYNX

Ton avenir tu le feras — si tu résistes
Au parfum câlin des corolles vénéneuses,
Si tu ne t'éperds à la piste
Des formes fausses et gracieuses
Que te susciteront les princes de la Forêt,
Si tu es toujours fort, toujours droit, toujours prêt,
Tu trouveras ta route et sauras les secrets.
Mais moi je suis la nuit sans étoiles, j'ignore
Quels destins lumineux te guident, je m'efface
Devant le ciel nouveau qui règne sur ta face
Et devant l'aube en feu dont ton âme se dore...
Viens, frappe-moi, les temps sont accomplis, je lèche
Ta main semeuse des clartés ;
Prends ton bel arc, perce-moi de tes flèches,
Frappe : je suis la Bête et le Dieu détestés.

Il dit, de larges pleurs se pressent sur ses joues...
Or les esprits de ténèbres jaloux
De dérober au Simple leurs mystères
Lui commandent pourtant de chasser la lumière
Et les arbres peureux sanglotent : « Défends-nous ! »

Alors, selon le rite et l'horreur des vieux âges,
Le sphynx affreux que l'ombre et que la crainte adorent,
Le dieu qui se repaît d'effrois et de carnages
Se dresse et crie : « A toi !... frappe ou je te dévore ! »
Mais le berger se rit, l'arc vibre, le trait vole,
Le sang des siècles sombres jaillit et l'idole
Meurt en hurlant : « Gardez-vous spectres, c'est un homme ! »

JACQUES SIMPLE

De ce coup j'ai tué la bête surannée
Dont les maîtres rusés nous avaient fait des contes !
Quoi donc ? Il suffisait d'être un hardi qui dompte
L'ignorance et la peur sur sa route embusquées !...
Rentre au carquois, bonne flèche, je compte
Sur ta pointe car te voici empoisonnée.

Puis il coupe le chef hideux et l'agitant
Vers les fourrés effarés il s'écrie :
Voici pour amuser les enfants d'Arcadie !
Partout dans l'herbe drue et qu'étoile du sang
Naissent des roses rouges,
Et la Forêt qui bruit et qui bouge
S'ouvre devant le Simple et le laisse passer,
Il entre — sur sa bouche éclôt un chant ailé :

Accourez enfants et filles,
Je vous montrerai la Bête !
Ils mentaient ceux de la ville :
J'ai coupé sa tête.
Dardant ses ongles pointus,
Elle grognait : « Qui es-tu ? » —
Je suis Simple le berger

Voyez, elle bave et louche,
Touchez sa longue crinière
Où fleurissent des fleurs rouges
    Des roses trémières ;
Voici les cailloux luisants
Qui scintillaient sur ses flancs...
Les Riches seront en deuil :
« Qui donc la tua ? » Moi seul :
Je suis Simple le berger.

Quel combat ! la bête fausse
Ouvrait une bouche ardente
    Et des yeux féroces
Je n'ai pas peur, je lui plante
    Au cœur ma sagette :
A nous la vilaine tête !
Nous la mettrons dans la plaine
Où nos brebis vont brouter,
Pour effrayer les hyènes
    Et pour les chasser —
Je suis Simple le berger.

Il va — la route est douce et sous bois s'insinue,
Les feuilles à sa voix frémissent en cadence,
L'eau vive qui susurre aux fontaines moussues
    Suspend sa course et l'écoute en silence :
Des gramens puérils lui caressent les mains,
Le matin d'or léger palpite dans la brise
Tandis qu'un fin brouillard veloute les lointains —
Et le vaste sanglot de la Forêt conquise
Eclate dans son âme en fanfare de gloire.

CHANT II

Le dire de Jésus-Christ

LE DIRE DE JÉSUS-CHRIST

Quel nocturne démon aux souffles se déchaîne
Et flagelle à grands cris la Forêt vagissante !...
Les sapins sont pareils à de noirs fous, les chênes
Tordent en se plaignant leurs branches fléchissantes ;
Le vent froisse les fleurs et fauche leurs calices
Et les trous bleus que la lune fait aux feuillures
Semblent des yeux de maléfice —
C'est un minuit d'effroi et de male-aventure.

Narguant les hargnes des buissons,
Le Simple suit sa route et chante sa chanson —
Or les houx hérissés lui déchirent les mains
Et l'eau sourde qui luit aux ornières
Clapote et le vent dit : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Mais que lui sont la nuit, les houx rudes, l'ornière
Et le courroux des souffles conjurés :
Il marche, il est celui qui porte la lumière
Parmi l'horreur des fourrés barbelés —
Et son cœur est serein comme un ciel étoilé.

JACQUES SIMPLE

La bise est âpre et la lune est maligne,
Les arbres méchants luttent avec moi...
J'ai vu tantôt les Vieux qui font des signes
Et le sorcier qui passe en comptant sur ses doigts
Je ne sais quoi.

Ils s'agitaient, ils jappaient comme des chiens,
Ils me montraient des étangs blancs de cygnes...
Et lorsque j'approchais il n'y avait plus rien —
Bah ! ce n'étaient que les jeux du brouillard.

Mais la route est farouche si tard...
Je suis las, je voudrais tout à l'heure trouver
Quelque plant d'herbe douce et de fougères
Où reposer
Car la tête du sphynx est bien lourde à porter !

Voici que devant lui s'ouvre une clairière :
La lune sur le sol étale ses linceuls
Où la rosée en perles luit comme des pleurs
Et le vent s'enfuit hagard aux profondeurs —
Le berger frissonne et se sent tout seul....

Or, ouvrant sur la nuit un geste de détresse,
Parmi des ruines séculaires,
Une croix sordide se dresse
Que nimbe un halo funéraire

Bâillonné d'or, chargé de lourds colliers,
Un homme est cloué là qui semble sommeiller
Et la dérision s'ajoute à sa torture
Car des fientes d'oiseaux souillent sa chevelure
Où s'entremêlent des épines.

Un vieillard accroupi veille au pied de la croix :
Ses mains tâtonnent sur les ruines,
Ses yeux vacillent et sa voix
Chevrote vers l'ombre attentive.

LE VIEILLARD

C'est toi mon fils ?... Viens-tu pas de la ville ?
Je croyais que les Riches m'avaient oublié...
Mais, sans doute, tu m'as apporté
La robe de soie blanche et la triple couronne
Que tes maîtres me doivent donner
Chaque an nouveau pour garder celui-ci...
Et, sans doute, tu viens prier aussi ?

Allons, approche-toi plus près... plus près encor,
Fais ton serment d'obédience :
Voici des amulettes et des indulgences...
Il ne t'en coûtera que trente deniers d'or.

JACQUES SIMPLE

Me prends-tu, vieillard, pour quelque fol qui déraisonne ?
Je n'ai pour toi ni robe précieuse ni couronne,
Je n'ai souci de tes fétiches
Et je ne viens de la part de personne.

LE VIEILLARD

Quoi donc ! tu blasphèmes : les Riches,
Ce me dis-tu, ne t'ont pas envoyé
Pour voir le sang des plaies de ce crucifié ?

JACQUES SIMPLE

Crois-tu donc que je sois quelque loup mal repu ?...
D'ailleurs, vieillard, les plaies ne saignent plus,
Vois un peu : les veines de ton supplicié
Sont taries dès longtemps.

LE VIEILLARD

Mon fils, si le Mauvais t'égare, si tu mens
Ou si quelque mirage te leurre,
Crains le trou d'enfer où tu tomberas tout à l'heure !...

JACQUES SIMPLE

Hé non ! crois-moi, je n'ai coutume de railler
Ceux de ton âge :
Cet homme est mort, je te le dis en vérité.

Il dit — mais un grand vent se lève, les feuillages
S'inclinent vers la croix
Et la Forêt en pleurs sanglote à toutes voix :
« L'homme est ressuscité ! »

LE VIEILLARD

Abomination !... ai-je bien entendu ?...
Ce Simple-ci et la Forêt sont en folie !...
Réponds-leur toi par qui l'on me supplie :
Fils de Dieu, fils de Dieu, tes plaies ne saignent plus ?

JACQUES SIMPLE

Arrière toi !... son sang ne l'as-tu pas vendu
Pour des couronnes et des sandales d'argent
Et des robes fines,
Pour un bâillon sur sa bouche et pour des épines
A son front suant ?...
Va-t'en vers les Riches, va-t'en :
Celui-ci n'est pas le fils de ton Dieu.

LE VIEILLARD

Ah ! je suis devant toi comme une paille au vent
Et j'ai peur de tes yeux !...
Mais, dis-moi, si ce n'est fils de Dieu qu'on le nomme
Qu'est-il pour toi ?

Or voici que le Christ s'arrache de la croix:
Les colliers sont tombés et le bâillon s'envole,
Il parle, et la Forêt crie un cri de détresse.

LE CHRIST

Je suis le fils de l'Homme —
Retiens ton bras, ô Jacques Simple, laisse
Ce pauvre aveugle — il ne sait ce qu'il fait.

JACQUES SIMPLE

Eh bien ! vieillard imbécile, tu menaçais ?
Vois pourtant cette clarté sur cette face.

LE CHRIST

Laisse-le, Jacques Simple, il ne sait ce qu'il fait.

JACQUES SIMPLE

Quoi ! tout ton sang livré aux Riches voraces,
Ce bâillon sur ta bouche et ces clous dans tes mains,
Il faut les pardonner ?

LE CHRIST

C'est pour lui comme pour toi que j'ai donné
Mon corps aux bourreaux.

JACQUES SIMPLE

Va-t' n donc, vieillard servile :
Tes maîtres sont là-bas aux portes de la ville
T'offrant des deniers d'or et des joyaux...
Va-t'en.

Mais le vieillard murmure un anathème,
La haine est sur son front et dans son cœur la haine
Et, chassé par le Simple, il glapit éperdu :
« Gardons-nous car les temps sont venus ! »

L'ombre palpite, un chant confus erre aux feuillages,
Et la lune radieuse vêt la clairière
D'un manteau de légende et de mirage
Et des lys nouveaux-nés embaument la terre.

JACQUES SIMPLE

O pauvre frère Christ, je t'insultai naguère
Mais pouvais-je savoir cette torture ?
Les Riches m'avaient dit que tu étais farouche
Et que ta loi était dure
Et que des éclairs sortaient de ta bouche ..
Maintenant je vois tes plaies béantes,
Je sais qu'on vendait ton silence
Et que tu es de ceux qu'une race méchante
Voue au mensonge et à la souffrance...
Viens avec moi.

LE CHRIST

Frère, je dois remonter sur ma croix :
Il faut que le vieillard revienne
Et qu'il vende encor le sang de mes plaies ;
Il faut que les loups et les Riches et les hyènes
Boivent le sang de mes plaies ;
Il me faut le bâillon, la fiente des oiseaux,
Et l'eau du ciel et le fiel
Et le soleil mordant et le vent des nuits
Et la quête du Simple à travers la Forêt
Pour que tout soit accompli.

Toi cependant, suis ta route probe :
Puisque tu vas vers l'aube,
Puisque tu es l'ouvrier de la dernière heure,
L'Eden promis fleurira dans ton cœur ;
Mon esprit sera sur toi, et si la Forêt
Veut te séduire en ses retraits,
Tu chanteras et je souffrirai moins...
Adieu frère, va ton chemin.

La lune est descendue à l'horizon, les arbres
Se plaignent à voix basse —
Et le Christ est en croix, chargé de lourds colliers
Bâillonné d'or,
Et le vieillard hideux geint au pied du calvaire.

JACQUES SIMPLE

Adieu donc, fils de l'homme, et frère de lumière :
Un jour nous viendrons
Arracher le bandeau d'épines de ton front
Et nous te conduirons au pays d'Arcadie.

La route s'ouvre au fond des ténèbres hostiles,
Un vent empoisonné accourt de la ville
Qui remplit la Forêt de malédictions —
Le Simple suit la route et chante sa chanson.

JACQUES SIMPLE

Je suis fort : un flot d'étoiles
Jaillit de mon cœur,
J'ai déchiré tous les voiles,
J'ai cueilli les fleurs
Qui doivent parer ma route ;
Toi, race perverse, écoute
Et tremble dans tes cités,
Car l'Homme est ressuscité.

J'ai vu les plaies et le sang,
J'ai vu le calvaire
Et le vieillard maudissant
La vie et la terre...

J'ai chassé l'iniquité
Stupide en son arrogance ;
Mon âme a nom liberté
Et mon cœur, vaillance
Car l'homme est ressuscité.

O Forêt, tu es bien vaine,
Tu couvres la plaine
Et tes arbres ont mille ans :
Mais voici le Simple, entends
Sa voix qui te brave ;
Elle dit la vérité
Même à tes esclaves —
Car l'homme est ressuscité.

L'ombre tremble, le ciel se couvre de nuées,
Parmi les fourrés grincent des huées....
Mais le berger nimbé d'aurore et de splendeurs
Sème des fleurs ;
Et sa face est joyeuse et son pas assuré
Car la tête du sphynx est légère à porter.

CHANT III.

Le dire des Salamandres

LE DIRE DES SALAMANDRES

Solitude mouvante où l'ombre et le silence
Dorment un sommeil noir bercé par les feuillées,
La Forêt de mensonge et de désespérance
Incline lourdement ses ramures mouillées.

Tout à l'heure il pleuvait ; une molle vapeur
Monte des gazons frais qu'imprègne la rosée,
L'air chargé de pollens amoureux et charmeurs
Sent bon comme une fleur
Et la brise susurre une plainte apaisée.

Il fait chaud, il fait doux, vers le ciel étoilé
Le rossignol épand sa pure cantilène,
La nuit fougueuse rêve d'amours surhumaines
Et les cerfs brâment embrasés
Car demain c'est l'été.

Assis sur une souche que rouille la mousse,
Jacques Simple, le front pressé de jeunes pousses,
Attise un petit feu
Dont le reflet dansant lui fatigue les yeux ;
Il mange quelques fruits âpres et mûrs à peine
Et son pain noir,
Puis il boit l'eau d'une source prochaine.

Mais son cœur est triste depuis ce soir,
Son arc est jeté là avec le chef du sphynx
Et la Forêt sinistre le surveille
Car d'un penser mauvais il prolonge sa veille.

JACQUES SIMPLE

Qu'est-ce que j'ai ?... je voudrais pleurer, il me semble,
Mon cœur bat à grands coups sourds, mes mains tremblent,
Et ce pain dur et ces fruits me dégoûtent....

Ah ! je m'ennuie de moi-même ; la route
S'allonge et puis s'allonge et ne change jamais....
Qu'est-ce d'avoir vaincu le sphynx et le vieillard
Et déjoué les pièges du brouillard
Puisque je n'ai goûté la volupté de Mai ?...

Quoi donc ! toujours combattre et marcher ? quelle vie !
Mes pieds saignent mon âme toute grise
S'ébahit d'avoir été surprise —
Car il n'existe pas le pays d'Arcadie.

Jacques Simple frissonne et il jette son pain
Et il s'irrite —
Un grondement confus s'élève des lointains,
Le rossignol se tait et les feuilles s'agitent
Et les sapins chuchotent vers les rouvres
En s'inclinant :
Les paupières du sphynx s'entr'ouvrent
Et il sourit silencieusement.

JACQUES SIMPLE

Ah ! maintenant je me souviens de la ville :
J'allais paître mes brebis sous ses remparts
D'où le Maître descendait magnifique et tranquille ;
Il louait mon troupeau... puis il me faisait part
D'un vin sombre et doré qui m'emplissait la tête
D'une rumeur de bataille et de fête.
Puis alors il m'allouait quelque fille
A large croupe et qui me devait obéir
Et aussi des deniers d'or fin que j'amassais
Pour m'en réjouir
Tout seul en quelque coin...
Puis encor il me permettait de ne rien faire
Et de m'étendre aux bosquets de son jardin
Et de manger de la viande en un large festin
Durant toute une semaine.

Si quelqu'un des ruelles serviles
Me venait alors conter sa peine,
Je le frappais, je le chassais aux champs stériles
Car je t'avais en grande haine,
O race humaine.

Je méprisais quiconque, j'étais fier
De ma force et de ma beauté
Et je pensais : « Plutôt que ce vieux Maître détesté,
Pourquoi n'ai-je pas des filles à profusion ?
Et ses palais et les sacs d'or dont il dispose
Et les clients qui sont à sa dévotion ? » —
Et je voulais sa mort...

Or j'ai quitté follement ce bien être :
Parce que dans un songe on m'a jeté un sort
Parce que la Forêt des chimères
M'attirait vers une vaine Arcadie,
J'ai tenté cette voie étrange suivie
Par ceux de là-bas...
Mais le pays qu'ils me vantaient n'existe pas —
Puis que sais-je et que suis-je ébloui par ces choses !

Je ne sais rien hormis que je voudrais jouir,
Je ne suis rien hormis un qui ne veut souffrir
Sans nul plaisir.

La Forêt s'illumine et bruit, des baisers
Tintent sous les branches,
Par les fourrés courent des flammes blanches
Et des parfums d'amour embaument l'air léger ;
Une voix chante.

LA VOIX

Veux-tu des roses ?
C'est pour toi, cette nuit, qu'elles viennent d'éclore
Couleur de feu, couleur de sang, couleur d'aurore —
Nous les avons cueillies à la prime rosée
Et nous les avons glissées
Entre nos deux seins :
Nés du tison et de la cendre
Nous sommes les salamandr s
Et les gobelins...
Veux-tu des roses ?...

Les flammes du foyer s'écartent, la fumée
Ondule en chevelure d'or :
Offrant ses yeux, offrant sa bouche, offrant son corps,
Une femme nue apparaît pâmée
Belle comme la flamme et plus ardente encor —
Et le berger frémit en mirant sa splendeur.

LES SALAMANDRES

Veux-tu des roses ?
Vois comme celle-ci t'aime, comme elle est prête
A ta caresse !
Oh ! si quelque désir te presse
Prends-la contre ton cœur jusqu'à demain :
Tu oublieras toutes les peines du chemin
Et ton sot rêve d'Arcadie —
Et puis nous te dirons le mot de la Forêt.

Mais hâte-toi : la femme pâlit, le feu baisse,
Et nous allons mourir étiolées
Si tu ne l'entretiens sans cesse...
Brise tes flèches et ton arc et jette-les
Dans le foyer
Pour qu'il renaisse encor des roses.

JACQUES SIMPLE

Oh ! saisir cette femme et l'emporter dans l'ombre !

Il prend son arc, le plie à son genou
Et déjà le bois crie et va se rompre
Quand un grand vent s'élève tout à coup
Où d'autres voix clament en sanglots.

LES VOIX PARMI LE VENT

Prends garde, Jacque, elles te trompent :
Résiste à leurs assauts...
Le mot de la Forêt tu dois le trouver
Toi seul et par toi seul tu peux être sauvé.

Le feu monte et rougit ainsi qu'un crépuscule
Mais le berger recule.

JACQUES SIMPLE

Mon arc ! j'allais le briser et peut-être
Dans un moment quelque bête mauvaise
Me viendrait dévorer ou quelque Maître
Me passerait au cou sa laisse...

Quoi donc ! je reniais stupidement la vie
Et j'entrais de nouveau dans le cercle des morts !...
A moi, bonne flèche, prends ton essor
Et frappe au cœur la femme épanouie
Comme une flamme —
Vous, soutenez-moi, ô voix d'Arcadie.

Il dit, la flèche part et frappe, le feu croule,
Une plainte s'envole aux ramures penchées...
La femme a disparu, les salamandres
S'enroulent et se déroulent
Et saignent comme des vipères blessées
Puis tout s'éteint.

JACQUES SIMPLE

Il n'y a plus que de la cendre !

LES VOIX PARMI LE VENT

Allégresse ! le Simple a vaincu ce destin
Qui le voulait enchaîner dans les roses !
Il est fort, il est droit, il est prêt, le matin
Eblouissant nimbe sa face...

Regarde Jacques : les salamandres trépassent
Et voici devant toi le chemin qui conduit
En Arcadie.

JACQUES SIMPLE

Oh ! quelle sente en fleurs s'ouvre vers l'orient
Plus douce que toute route suivie
Jusqu'à présent !...

La Forêt revêt sa robe
De pervenches et de jasmins
Et voici l'aube —
Et comme ils sont morts tous les gobelins !

Joyeux il mord dans son pain noir
Et il avance, et l'aube aux caresses de gloire
Luit sur son arc et sur ses mains
Tandis qu'il chante parmi la rumeur
De la Forêt humiliée.

JACQUES SIMPLE

La salamandre rusée
Aux yeux tentateurs
M'a voulu prendre le cœur —
Danse feu, danse fumée !

Pour qu'elle me soit soumise
Elle voulait que je brise
Mon arc et mes flêches sûres
Et la foi jurée —
Danse feu, monte fumée !

J'ai tué la salamandre
Et ma folle envie
Si je les avais suivies
Je ne serais plus que cendres —
Tombe feu, tombe fumée !

Il va, cueillant les pervenches mouillées ;
A son geste la peur et la nuit enlacées
S'évanouissent au plus sombre des arbres —
Et les yeux d'or du sphynx pleurent de lourdes larmes.

CHANT IV.

Le dire de la vieille Fée

LE DIRE DE LA VIEILLE FÉE

Jours troubles : le soleil se cache défaillant
Parmi la brume et les nuées ;
Le ciel pleure, les arbres pleurent, l'on entend
La pluie à petit bruit sur les feuilles lassées.
Le vent s'essouffle en une rauque corne,
Et la Forêt toute fiévreuse et toute morne
Songe à sa gloire effacée.

Parfois elle s'indigne, une rumeur s'élève
Où grondent des regrets et des mots sanglotés
Puis tout s'apaise —
Et, veuve des baisers d'or de l'été
La Forêt recommence son rêve :
« Cet homme, il faudrait le chasser
Car sa présence est une braise
Par qui mes troncs séculaires sont consumés...
Ah ! qui fera qu'il trépasse ? »

Or la pluie et le vent complotent à voix basse.

Au sentier boueux Jacques Simple passe :
Il glisse, il tombe, il maudit la malice
Des buissons épineux qui lui griffent les mains
Et qui barrent son chemin
D'un vert lacis de lianes complices.

Mais vite, essuyant ses paumes souillées
Dans l'herbe mouillée,
Il se rit de qui prétend l'entraver
Et de la brousse et de la boue acharnées
A le décourager.

Puis que lui sont l'averse agaçante, l'ornière
Et les buissons et leur fo le colère ?
Il sait qu'au-delà règnent les clartés
De l'éternelle beauté
Et son âme première est pleine de lumière.

Cependant la Forêt s'éclaircit, les troncs lourds
S'écartent, une pente dévale où la mousse
L'attire, et le vent le pousse
En un carrefour —
« Choisis ! » *dit-il au Simple, et il s'éloigne.*

Au carrefour désert quatre routes se joignent,
Mystérieuses et longues jusqu'à demain :
L'une s'embaume de roses et de jasmins,
L'autre est neigeuse d'aubépines blanches
Qui retombent en girandoles sous les branches,
La troisième de glycines s'est fleurie —
Et la quatrième est pleine d'orties.

Le berger s'arrête et son cœur hésite.

JACQUES SIMPLE

Laquelle me pourra conduire le plus vite
Au pays désiré ?
Trois sont charmantes et sentent bon, la dernière
Est pire que les fourrés
D'où je n'ai pu qu'à grand'peine m'ôter
Aux matins de naguère.

Ah ! toutes choses se font hostiles :
Est-ce en vain que je tire mes flèches
Contre les monstres et les flammes qui me lèchent ?
Est-ce en vain que j'ai renoncé la ville ?...
La Forêt mauvaise me défie.

Quelque piège est en ces pétales et ces parfums,
C'est pour me tromper que les pleurs de la pluie
S'égrènent des rameaux un à un,
C'est pour me lacérer que voici des orties,
C'est pour me perdre que les leurres recommencent,
Tout fuit, tout est prestige et tout me raille...

Ah ! cette lutte n'est-ce une démence ?
Je voudrais contre moi des tours et des murailles
Et des hommes à combattre,
Mais que faire contre ces fleurs
Trop belles et que je ne puis abattre ?...

Non, je suis lâche et je châtre mon cœur
Puisque, malgré les roses épanouies,
Je sais qu'il faut aller aux brûlures d'orties.

Pourtant j'ai peur : les roses sont si douces
Et encor les glycines
Et voici que maintenant les aubépines
Font une chanson enfantine
Qui me voudrait endormir sur la mousse.

Le berger s'étend sous les molles ramures —
Mais le vent s'élève et des voix murmurent.

LES VOIX PARMI LE VENT

Prends garde !... au carrefour gît la paresse
Pareille au serpent qui traîne son ventre dans la boue ;
Fuis-la, Jacques Simple, dénoue
La languide ceinture dont elle te presse :
Il te faut aller parmi les orties
Pour mériter l'Arcadie.

JACQUES SIMPLE

C'est vrai ; je devrais savoir le piège
Et que ce sont toujours les mêmes sortilèges
Qui m'étreignent si je m'oublie...
Lâche, je fléchissais : les fleurs et leurs arômes
M'emplissaient de fantômes
Et j'étais comme un enfant charmé dans le jardin
Des songes noirs et des sorcelleries —
Mais aussi pourquoi ce chemin ?

Hélas ! si les voix me protègent
Qui me désignent les orties
Selon qu'Arcadie en mon cœur a parlé,
Je sens toujours comme une neige
Ceux des bois sourds m'obséder et me glacer.

Tout seul j'ai froid, mon âme a froid et je grelotte,
Mes doigts gourds ne serrent plus mon arc et sans doute
Que ma vaillance est morte...
O voix, adoucissez ma route
Ou que quelqu'un me la vienne éclairer.

Les fleurs tremblent, le vent chuchote, la Forêt
S'agite sous les nuées
Et des tourterelles troublées
Se plaignent au fond des futaies.

Par le chemin qu'enchantent des roses
Et qu'étoilent des jasmins en bouquets,
Le Mage s'en vient les mains closes
Sur des secrets.

LE MAGE

Je viens, je viens, berger blanc, je savais
Que ton bonheur était vers mon chemin :
Je t'apporte un triomphe certain
Car depuis bien des jours je t'attendais.
Suis-moi, la pente est douce et toute veloutée
Qui conduit à ma tour ;

Je t'apprendrai pourquoi la nuit et le jour
Se liguèrent contre toi,
Je te dirai la femme adverse
Et forte d'être belle,
Je te dirai la ville qui te hait et qui renverse
Et qui écrase toute révolte contre elle,
Je t'apprendrai l'iniquité des rois,
Je te révèlerai le mot de la Forêt
Et tu seras puissant si tu es avec moi
Et tu vaincras.

JACQUES SIMPLE

Tu parles bien toi, mais j'ai toujours froid
Et ta face me déplaît pâle comme un linceul...
Pourtant si j'allais avec toi ?

LES VOIX PARMI LE VENT

Jacques Simple, tu dois te sauver toi seul :
Souviens-toi...

JACQUES SIMPLE

C'est vrai... qu'irais-je faire aussi vers les faux sages
Aux yeux obliques ?...
Arrière toi, ne me tente pas, va-t'en mage
Avec tes rites et tes reliques
Et tes images
Et les pantacles où brillent tes sortilèges ;
Des voix sont sur moi qui me protègent
Et qui maudissent ta parole...
Arrière, tu mens et ta route est folle :
Retire-toi de moi ou je te frappe !

Le mage fuit en maudissant, des brumes règnent
Où les roses et les jasmins se flétrissent,
Mais alors voici que le Satrape
Aux bracelets d'or lourds comme des chaînes
Surgit du chemin d'aubépines

LE SATRAPE

Jacques Simple, mon fils, viens-tu ? le roi t'attend
Parmi ses reines aux lèvres purpurines :
Suis-moi, tu les auras, — le temps
Coulera comme une onde aux chansons argentines
Et tu tiendras le sceptre et tu seras l'amant
Riche d'or pur, de perles et de diamants...

Tu es si beau ! tu es si fort ! la Bête
Qui a nom sphynx succomba sous tes traits...
N'hésite pas, suis-moi vite, apparais
En cette cour radieuse où ta tête
Connaîtra le laurier des héros
Et où l'on t'adorera.

JACQUES SIMPLE

Ce sont des mots !
Tu es de ceux de la race asservie
Qui sert les rois et qui les lèche
Ainsi que font les chiens serviles
Là-bas dans la ville
Donc va-t'en de moi ou crains cette flèche.

Le Satrape s'enfuit geignant, les aubépines
S'envolent au vent comme des fumées
Et le chemin qu'elles avaient paré
S'efface parmi la bruine.

JACQUES SIMPLE

Comme ils s'épouvantaient l'hypocrite sorcier
Et le lècheur de rois !
Ainsi, je me souviens, quand autrefois
Quelque loup maigre accouru des halliers
Venait rôder autour de mon troupeau,
Les yeux luisants et la gueule embrasée,
Sans gestes vains et sans cri de haro
— Tandis que mes brebis s'effaraient, sottes bêtes
Qui n'osaient plus même bèler —
J'allais au loup et levant ma houlette,
Je n'avais qu'à le menacer :
Il se sauvait confus la queue entre les jambes...,
Or ceux-ci sont de même trempe :
Qu'un homme souffle et les voici bien loin.

Mais laissons-là ces spectres, suivons le chemin
Tout hérissé d'orties :
Il me faut avancer encor malgré la pluie
Et malgré les brûlures,
Suivre cette voie âpre et dure
Où nul ne me tendra la main.

Bah ! je chanterai, mon destin
Me guidera parmi les soirs et les matins
Et parmi l'or en sang des crépuscules
Hors de ce bois maudit où les haines pullulent.

Et pourtant, rompant l'horizon trouble pareil
Au mur suintant et gris d'une prison,
Je voudrais le soleil
Et la douceur sur moi de la saison.

Soudain, voici que, s'arrête l'averse,
L'avenue où sont des glycines
De rayons clairs et joyeux s'illumine
Et dans les fleurs mielleuses le vent berce
Un essaim jaseur de sylphes légers.
Et voici que selon la plus câline allure
Le Poète apparaît qui tresse une guirlande :
Sa robe peinte est éclatante — cent figures
De songe se jouent en la trame —
Ses yeux sont languissants comme ceux d'une femme
Et ses lèvres sont tentantes.

LE POÈTE

C'est moi qui dois te guider, Etranger ;
Je t'annonce un pays d'extase et de merveilles
Où des rythmes aux murmures d'abeilles
Charment quiconque les sait écouter.

Or il y a là-bas des rivières chanteuses
Où chuchotent des roseaux
Et aussi des nacelles dormant sur l'eau
Qu'assombrit le reflet des saules et des yeuses,
Et les feuillages font un doux bruit monotone
Qui dorlote languissamment la rêverie
Et la rend tout assoupie.
Puis nous avons tous les fruits : ceux d'automne
Sucrés et gonflés comme des mamelles fécondes
Et ceux du printemps qui parfument la bouche,
Et dans nos parcs les grenades abondent
Qui mûrissent quand on les touche.

Oh ! viens, tu chanteras à ton loisir, l'écho
T'amusera de son babil...
Je t'apprendrai d'exquises gammes puériles,
Je te donnerai ma flûte que les oiseaux
Craignent et jalousent,
Tu aimeras, tu dormiras sur nos pelouses
Et ta robe sera plus belle que la mienne.

JACQUES SIMPLE

Ses paroles !... on dirait des chiennes
Soyeuses qui me caressent le cœur...
Il me fait envie et il me fait peur...
Faut-il le suivre ?

LE POÈTE

Je suis celui dont les lèvres enivrent :
Viens avec moi, plutôt que ton arc malséant
Prends ce thyrse où frémissent des grelots,
Plutôt que le rêve décevant
Qui t'éperd et t'affame et rit de tes sanglots,
Choisis notre pays de joie et de douceur
Et de calme lune épanouie.

JACQUES SIMPLE

Il me trouble, ses yeux m'attirent, une odeur
De violettes et de fraises vient de lui,
Et il est sombre et il est beau comme la nuit.

Le Poète sourit et lui fait signe et tend le thyrse —
Et vaincu par son artifice,
Jacques lâche l'arc et les traits acérés
Et il court au chanteur tentant comme une femme.

La Forêt triomphale et sonore s'ensoleille
Et, jeté là, le chef du sphynx ricane
Parmi la musique invitante des brises.

Mais un grand cri s'élève au chemin des orties :
Hagarde, maigre et toute grise,
Une vieille en haillons sortie
De l'ombre pluvieuse,
Arrête le berger en étendant les bras.

JACQUES SIMPLE

Laisse-moi toi, je ne te connais pas,
Tu sembles folle, tu es laide
Et des crapauds naissent sous tes pas !...

LA VIEILLE

Je suis triste et presque insensée et je suis laide
Et l'on me traque ainsi qu'une bête farouche —
Pourtant tu baiseras ma bouche
Et tu viendras à mon aide.

LE POÈTE

N'écoute pas la mendiante, elle est punie
Très justement pour sa hideuse pauvreté,
Chasse-la, suis-moi vers la rivière Léthé
Ou sinon celle-ci te fera laid comme elle
Car elle est la mort et je suis la vie.

Mais la Vieille se dresse et hurle, une auréole
Sanglante éclate autour de sa face,
Puis, tandis que le Simple éperdu la contemple
D'une pierre de roc aigu qu'elle ramasse
Au pied des fourrés noirs qui grincent et qui tremblent
Elle frappe au front le Poète épouvanté.

LA VIEILLE

Va t'en prostitué !
C'est de la cuisine des rois que ta race est venue
Pour s'égayer du fouet sur ma chair nue,
Pour détourner ce lâche-ci de la clarté
Et pour toucher un ignoble salaire...
Ah ! quand tes maîtres étendus dans leurs galères
De pourpre et d'or et que traînent des cygnes
Là-bas sur les molles rivières
Te font un signe,
Tu leur vantes mes tourments et tu inventes
De nouvelles tortures ;
Savourant le vin servile aux senteurs grisantes
Tu craches sur la nature
Et tu fais argent de tes rythmes, de ton âme et de ta beauté —
Va-t'en prostitué !

JACQUES SIMPLE

Oh ! oh ! oh ! toi... dis-tu la vérité ?
Cet homme-là n'est-il donc que mensonge ?...
Il me semble sortir d'un songe !

A moi mes traits, à moi mon arc, à moi ma hache
A moi la tête du monstre que je l'attache
En mon bissac...
Et maintenant malheur à qui m'ose toucher.

Il dit, le ciel s'obscurcit, un sanglot
Monstrueux roule sous les futaies effarées,
La foudre éclate et l'averse s'écroule à flots —
Mais Jacques est fort et sa main est armée.

Les glycines tombent comme des feuilles mortes,
Le vent les prend et les emporte,
Et le Poète a disparu laissant
Sur l'herbe drue une traîne de sang.

JACQUES SIMPLE

Merci toi ! de quel péril je suis sauvé !
De quel pays de paresse et de volupté
Où j'aurais été vaincu...
Femme triste, qui donc es-tu ?

LA VIEILLE

Puisque tu es un homme
Pour toi, j'ai nom Souffrance humaine ;
Quant au Poète et à ses maîtres ils me nomment
La vieille garce Madeleine.

JACQUES SIMPLE

Eh quoi ! c'est toi que les éphèbes d'Arcadie
M'avaient annoncée ?
C'est toi qui sais toute route tracée
A travers la Forêt ennemie ?
C'est toi qui dois me mener par la main ?...
Viens : je te baiserai sur la bouche.

MADELEINE

Mes lèvres sont froides et mes yeux louchent,
Mes pieds saigneux sont incertains,
Les mots que je dis sont ceux-ci : « J'ai faim ! »
Et l'horreur règne sur ma face...
Mais puisque tu m'as prise et puisque tu m'embrasses,
Puisque je t'ai sauvé
Nous irons tous les deux à travers la Forêt
Et rien ne nous pourra séparer désormais —
Or je suis bien affreuse... me veux-tu ?

JACQUES SIMPLE

Si je te veux ! sans toi, n'étais-je pas perdu ?
N'es-tu donc pas celle qui m'est vouée ?
Viens, nous irons par les sentes marquées
Sous le soleil et sous la lune,

Sous la pluie et sous la grêle, et sous le tonnerre
Et nous aurons même fortune
Et même nourriture :
Fruits des arbres ou grains de la terre
Ou, faute de mieux, l'herbe que les bêtes pâturent,
Ou, s'il se trouve, le pain et le vin :
Toutes choses nous seront communes
Comme aussi la joie et l'adversité.

LES VOIX PARMI LE VENT

Allégresse sur eux : c'est juré...

MADELEINE

Donc suis-moi : les princes de la Forêt nous guettent
Et l'orage menace nos têtes...
Mais je sais en quel lieu nous cacher.

Ils s'en vont parmi les orties
Et ils courent sous la tourmente —
Or la Forêt gronde en furie
Et les branches les frappent et les meurtrissent
Et les buissons hargneux leur tendent

Des lacets de liane et de ronce complices.
Puis l'éclair, le soufre et l'orage
Les environnent d'épouvante
Et la grêle les flagelle en grand'rage
Cependant que les Souffles en sombres chevauchées
S'écrient parmi les nuées.

LES SOUFFLES

Prends celui-ci, renverse celle-là,
Arrache leur chevelure,
Casse leurs jambes et leurs bras
Et les défigure —
Nous sommes ceux de l'espace
L'homme a peur quand notre galop passe —
Fouette les rebelles...
A mort !

Le Mage au loin nous déchaîne
Les princes des nuits nous entraînent
A la bataille
Et la Forêt nous promet des ripailles...
Roule et fracasse ces deux-là
Romps leurs jambes et leurs bras
Fouette les rebelles...
A mort !

Jacques et Madeleine aux clameurs du tonnerre,
Au sifflement hideux des brises effrénées,
Courent la tête courbée
Et leur course touche à peine la terre —
Et tous deux s'encouragent.
Une grotte apparaît qui bâille sous les feuilles
Et qui les accueille
Et les voici sauvés en dépit de l'orage.

Or la Forêt déçue hurle un chant de carnage.

CHANT V.

Le dire du Barbare

LE DIRE DU BARBARE

C'est la nuit fatidique aux murmures dormants
Où flotte un essaim blanc de formes étoilées ;
Les rameaux que tordait la tempête envolée
S'égouttent sur la mousse en fluides diamants —
La Forêt s'ensommeille aux baisers de la lune.

Les heures passent, une à une :
Celle-ci d'or astral et celle-là d'argent
Et cette autre en robe de brume
Et cette autre encor qui boîte à pas lents.

Au seuil obscur de la grotte profonde,
Accroupis contre un feu de pins et de sarments,
Jacques Simple et Madeleine la vagabonde
Sèchent leurs vêtements
Et leur cœur s'éjouit de la flamme dansante
Et des tisons roux où la sève chante.

Un être étrange tourne et s'agite autour d'eux :
Son front bourru se fronce, ses yeux
Luisent d'une âme hagarde,
Ses bras noueux comme les bras d'un arbre
Montrent de rouges cicatrices
S'il attise le feu ;
Sa face est brune comme la terre et se plisse
Quand quelque bruit le met en garde
Et il grommelle entre ses dents —
Jacques Simple étonné le regarde.

JACQUES SIMPLE

Toi qui nous a reçus, je t'ignore... pourtant
Il me semble t'avoir déjà vu dans mes rêves...
N'es-tu pas de ceux qui s'élèvent
Aux confins du cauchemar
Quand parfois le prince des ténèbres
Me tourmente sur le tard ?
Ta face est sombre et tes yeux sont funèbres,
N'est-ce du sang sur tes mains fébriles ?
On dirait que l'horreur réside sur ton front
Et qu'un crime ancien rend ton âme terrible....
Et puis... tu m'apparais tellement séculaire.

MADELEINE

C'est pour avoir souffert que son âme est terrible
Et que sa bouche ne peut plus se taire
Et qu'il rumine ainsi de très vieilles rancunes ;
Il te dira quelle noire fortune
Encor plus dure que la mienne
Le poursuit et cause sa peine...
Parle-lui doucement car il est notre frère.

JACQUES SIMPLE

Au nom de la souffrance humaine et de la terre,
Homme étrange qui donc es-tu ?

L'homme se dresse tendu
Vers des remembrances sauvages
Et il répond au Simple inquiet
Et sa voix est pareille aux échos d'un orage.

LE BARBARE

Je suis celui des ruelles serviles,
Je suis celui que les rois fouaillaient,
Et tu m'as vu quand tu venais

Porter la laine de tes brebis à la ville ;
    Tu m'as vu près des bazars bariolés
    Où les femmes s'en vont en longues files
Tandis que tinte au loin l'hymne éperdu des cloches ;
Tu m'as vu mendier aux grilles où s'accrochent
Pour l'heur des Riches les capucines vermeilles ;
Tu m'as vu brandir la fourche et la torche
Quand la haine me chassait hurlant par les places,
Tu m'as vu périr sous le sabre des gardes,
Tu m'as revu comme un remords dans ton sommeil :
    Je suis celui qui se courbe et qui n'a rien,
    Je suis celui qui peine et qui a faim,
    Je suis celui qu'on tue afin que l'étendard
        Des Riches soit glorifié,
    Je suis celui qui saigne sans être vengé
Et les Rois m'ont nommé : leur esclave barbare
Et moi je me nomme : Pierre le Réprouvé
Car mon âme est noire et lourde comme la nuit.

Il vacille, ses lèvres tremblent et des pleurs,
    De larges pleurs sillonnent ses joues
    Et il ramasse de la boue
    Dont il se souille la tête.

Mais Madeleine pitoyable l'arrête
Et l'essuie et lui met le front contre son cœur —
Cependant la Forêt ricane aux profondeurs.

PIERRE

L'entendez-vous railler Celle qui est aux Rois ?
A cause d'eux je suis presque une bête
A cause d'eux je suis hagard... parfois
Mon âme s'éperd en folie.

JACQUES SIMPLE

O mystère d'horreur et de mélancolie :
Pourquoi tant de clarté superbe sur la ville
Et tant de rires épanouis,
Et pourquoi tant d'ombre au cœur de ce Pauvre ?...
Pierre, dis-moi, tu fus mauvais peut-être ?

PIERRE

Je n'ai commis que le crime de naître
Et si je suis mauvais les rois m'ont rendu tel...
Si tu savais ! dès les vieux âges
Les miens furent élus pour des labeurs mortels,
Ils furent le bétail qu'on frappe et qu'on outrage,
Ceux qu'on traque et qu'on pressure,
Les serfs voués aux morsures
Des hyènes royales...
De droit j'ai faim, de droit j'ai froid, de droit je hais
Et dès toujours je suis la chair dont se régalent
Les maîtres de la Forêt.

JACQUES SIMPLE

Iniquité ! c'est toi : tu fis cette victime
Offerte en holocauste à qui porte un cœur dur !...
Pierre, apprends-moi quand commença cette torture.

PIERRE

J'ai souvenir d'une existence sur les cîmes,
J'ai souvenir au fond de mon esprit confus
D'ancêtres brusques et velus
Qui s'agitaient, qui grimaçaient parmi les feuilles...
Puis tout se trouble et je retrouve en ma mémoire
Des jours de misère et de deuil
Passés à labourer sous le fouet des plus forts
Et sous la malice de ceux de la science —
Dès lors je n'ai connu que la désespérance
Et l'amour de la mort.

JACQUES SIMPLE

Mais tu as fui leur malice et leurs fouets
Puisque ce soir d'orage et de tentations
Tu nous as secourus au fond de la Forêt ?....
Quels rêves de revanche et quels espoirs secrets
T'ont fait rompre ta prison ?

PIERRE

Une nuit, je dormais au parvis d'un palais
Où les rois célébraient la gloire de leur ville
Et la défaite des Serviles ;
Les gardes lourds de vin s'éjouissaient aussi
Pour avoir massacré des pauvres plus de mille ;
Moi j'avais été pris et garrotté.... voici
Qu'au premier soleil levant,
Pour amuser les rois on devait m'accrocher
Et m'écorcher au pal de châtiment...
Cependant je dormais, las d'avoir combattu
Durant le jour entier,
Insoucieux car je n'espérais plus
Rompre les liens de fer dont on m'avait lié.
Je dormais... tout à coup une grande lumière
Se fit qui renversa les tours et les murailles,
J'entendis comme un bruit de bataille
Et je me vis courant à travers la Forêt....

Quelqu'un était là qui te ressemblait,
Blanc, portant le carquois, l'arc et la hache fière,
Et sa droite était forte et son âme était claire
Qui éclatait au seuil de ses yeux étoilés...
Et des voix de musique m'ont crié :
« Va-t-en vers l'Orient !... Arcadie ! Arcadie ! »
Et puis d'autres mots que j'ai oubliés —
Alors je me suis réveillé :

Les gardes ronflaient tous autour de moi, l'orgie
Cuvait parmi les coupes renversées
Et mes liens étaient tombés...
Le soleil flambait au dessus de la Forêt
Pareil à quelque oiseau de feu,
Et le vent allègre m'incitait
Et la splendeur du ciel émerveillait mes yeux.....
Libre, j'ai fui vers les taillis
Vers l'Orient, vers l'Arcadie en t'attendant ;
Et quand tu vins tantôt poursuivi par les souffles,
Je t'ai bien reconnu.

JACQUES SIMPLE

Mais quoi, tu étais tout seul et tout nu,
Et le vieux sphynx ne t'a pas dévoré ?

PIERRE

J'ai vu le sphynx... franchissant le fossé
Je fus surpris de son rire enroué ;
Mais il ne bougea pas, il se prit à crier :
« Ce n'est pas celui-là qui saura nous dompter. »

JACQUES SIMPLE

Moi je l'ai combattu, je l'ai vaincu, regarde :
Reconnais-tu son rire et sa face hagarde ?

Il prend le chef hideux et il l'élève
Au dessus du foyer ;
Or les yeux d'or du sphynx sont ouverts, un vieux rêve
Y flotte désespéré.

Et, tandis que du sang serpente en sa crinière,
Il fixe le berger tout nimbé de lumière
Et il répète son oracle
En sanglotant
— La Forêt se réveille et pleure dans le vent —

LE SPHYNX

Un jour, malgré vos mystères et vos miracles,
Le Simple qui souffrait sous vos fouets et vos lois
Lèvera contre vous son front sanglant,
Et sphynx et mages et rois
Vous serez devant lui comme une paille au vent...
Maintenant laisse-moi que je dorme à jamais.

PIERRE

Oui, oui, ces mots, les voix me les disaient
En ce songe... je me rappelle ;
Et c'est pourquoi, bien que je fusse le rebelle,
Bien que les princes m'aient traqué souvent
J'espérais te rencontrer un jour
Tel que tu es, vainqueur auréolé d'amour.

En t'attendant je me suis fait une massue :
Lorsque les rois s'égaient, qu'ils passent en cohue
Dorée et bruyante de fanfares,
Je m'embusque quelque part
Et j'en tue un s'il en est d'attardés....
Mais désormais je veux combattre à ton côté.

JACQUES SIMPLE

Tu seras mien et nous irons en Arcadie
Et Madeleine aussi qui m'est venue en aide.

MADELEINE

Arriverai-je à la terre bénie ?
Je suis très lasse et très laide
Et mes rides sont si vieilles...

JACQUES SIMPLE

Là-bas c'est le pays des merveilles
Où ressusciter en beauté :
Garde tout ton espoir.

MADELEINE

Je te veux croire, bon pâtre...
Mais prends garde, il te reste à combattre ;
Sois sûr que la Forêt nous prépare des pièges
Et de nouveaux sortilèges.

PIERRE

Unis tous trois, je ne crains plus :
Quand même la Forêt serait impraticable,
Quand même les rois irrités
Lanceraient contre nous leurs armées
Nous vaincrons car nous nous aimons.

JACQUES SIMPLE

La maligne Forêt s'étale sur les monts
Et sur les plaines,
Les rois nous ont en grande haine
Mais par amour et par vaillance nous vaincrons.

Il dit — un vent tiède passe
Tout parfumé des senteurs d'Arcadie,
Et les Trois s'embrassent.

PIERRE

Alerte frère ! la nuit est presque accomplie
Et la voici qui se fait toute pâle...
Ecoute : l'aube au loin chuchote, son étoile
Luit la dernière au ciel tranquille
Et déjà les oiseaux babillent ;
En route ! il nous faudra marcher jusqu'à ce soir
Pour trouver un nouveau gîte.

Ils partent, autour d'eux les feuillages s'agitent
Et l'aube nouvelle-née
Illumine et fleurit d'une clarté d'espoir
La sente sinueuse et contournée —
Et tous trois chantent.

PIERRE

Je ris ! une aurore heureuse
Nous offre à poignées
Des tulipes radieuses
Et des giroflées —
Où les a-t-elle cueillies
Ces fleurs merveilleuses ?
C'est en Arcadie.

MADELEINE

Je ris ! la brise sucrée
Embaume mes lèvres...
Naguère j'avais la fièvre,
Qui donc l'a chassée
Et me souffle ainsi la vie ?
C'est toi, brise d'Arcadie.

JACQUES SIMPLE

Je ris ! une ardeur étrange
Enflamme mes veines,
Je nargue les mauvais anges
Et toute leur haine
Car l'âme m'est départie
De ceux d'Arcadie.

LES TROIS

Nous sommes trois, notre cœur
Est un pour la joie,
Un aussi pour la douleur ;
Et par toutes voies
Nous irons vers la splendeur
Et vers l'harmonie
Qui règnent en Arcadie.

Affairés et joyeux ile avancent, la terre
Etale sous leurs pas des tapis veloutés,
Le matin puéril les baise et pour leur plaire
Le ciel pers a doré sa tunique d'été ;
Et cejourd'hui la Forêt moins farouche
Incline ses fruits jusques à leurs bouches.

CHANT VI.

Le dire des thaumaturges

LE DIRE DES THAUMATURGES

Le soir riche de l'or épars au crépuscule
Et de songes légers comme des libellules
Chuchote des mots sourds sous les branches fleuries.
La Forêt fulgurante et tout épanouie
Sème des parfums sur la clairière.

Fatidiques, trônant sur des trônes de pierre
Où le marbre et l'onyx s'unissent ciselés,
Les thaumaturges se sont assemblés :
Les nécromans et ceux qui tracent des figures,
Ceux qui portent la tiare et l'anneau constellé
Et les devins et les fakirs dont le murmure
Est pareil au frisson du vent parmi les blés ;
Là s'asseyent aussi le druide à la faucille,
Celui qui porte au front une pierre de lune,
L'obi aux yeux aigus où la malice brille
Et celui qui cherche fortune
En agitant une fourche de coudrier.

L'âme étrange du soir anime les sorciers,
Et la Forêt est toute rouge sur leurs têtes
Cependant qu'un maléfice s'apprête.

Or Klephtias, mage des rois, prince des souffles,
Auréolé de phosphore et de soufre,
Le front ceint d'un bandeau d'escarboucles semé
Prend à témoin l'occident embrasé
Et parle ainsi :

Sages de la Forêt, je vous salue ici ;
Voyants évoqués des quatre horizons,
Gardiens très puissants des mystères,
Sachez ceci : le Simple a rompu la prison
Où le tenait reclus un décret séculaire
Et, fort des griefs de Ceux de la terre,
Il prétend, ravisseur des secrets,
Violer le sanctuaire de la Forêt.

Les Roi m'ont dit : « Il n'est pas bon
Qu'un Pauvre aidé de la Maudite et du Barbare
Trouble le culte auguste où nous nous recueillons ;
Le Simple est fort et la clarté du matin pare
Sa face, et ses yeux clairs sont pareils à des fleurs,
Il porte l'arc terrible en sa droite, son cœur
Se gonfle d'un sang révolté —
Frappe-le donc au nom de notre majesté. »

J'ai sévi sur le Simple et lui ai suscité
Le sphinx et le vieillard du calvaire en ruines
Et mes enchantements entravèrent sa route —
Mais cet homme a trompé mon art, il nous domine
    Par l'oracle effrayant que, sans doute,
Déroba contre nous l'ancien de sa race ;
    Dédaigneux des pièges il passe
Ou s'il va succomber la Maudite le sauve...
    En vain les foudres et les fauves
    Le lacèrent et le pourchassent,
En vain mes conjurations le pressent,
Il va plus avant malgré ses faiblesses,
Le Barbare affreux lui porte sa hache
Et la Forêt pleure à cause de lui.

Or voici nous pouvons le vaincre cette nuit :
    Chacun de nous porte le fruit
Qu'il cueillit autrefois à l'arbre de science ;
    Un suc de vertige et de démence
Y réside pour quiconque nous brave...
Je veux en composer quelque philtre suave
        Et qui troublera sa raison
    Par la force de nos incantations.

Il dit et levant une coupe,
Il prononce de sombres formules.

Le ciel est tout en or ardent, le crépuscule
Tremble et saigne où passe une troupe
De blancs cygnes qui s'écrie
En s'envolant à l'orient vers Arcadie.

Les arbres penchés ricanent tout bas,
Les bouleaux palpitent, les chênes
De leurs rameaux caressent Klephtias —
Et la Forêt rugit pleine du bruit des haines.

UN THAUMATURGE

Pareils à des nuages chassés par la bise,
Loin sous moi s'agitent les hommes,
Les forces essentielles me sont soumises
Et mon âme détient la somme
De toutes les destinées;
Je sais les causes, je les nomme :
Rien n'existe hormis ma pensée...

Toi qui troubles ce songe immense
Simple sois maudit pour l'éternité :
Je te voue à jamais à l'animalité.

Il dit, et il offre une pomme d'or
Et Klephtias la projette au calice
Où elle fond parmi des flammes cramoisies.

KLEPHTIAS

Qui me donne un fruit encor
Pour que le philtre s'accomplisse?

UN AUTRE THAUMATURGE

Aux ferments obscurs où germe la vie,
Aux sourds confins de la genèse végétale,
J'ai vu poindre l'Etre encore indécis;
J'ai sondé les marais inertes où s'étale
Le peuple des Très-Petits
Et toute forme m'est soumise.

Toi Simple qui prétends à la Terre promise
Je te rejette et te confine
En la pourriture première ;
Aveugle lent, sans tige et sans racines
Tu flotteras vers la lumière
Sans que jamais ta peine prenne fin.

Il dit, et le fruit qu'il tient dans sa main
Brille comme une grenade vermeille ;
Il le jette en la coupe — et la flamme est pareille
Aux écailles d'un serpent.

KLEPHTIAS

Lequel de mes pairs maintenant
Veut prononcer l'anathème ?

UN AUTRE THAUMATURGE

Toi qui rejetas ton baptême,
Toi qui te donnas à la rébellion,
Toi qui es comme le lion
Cherchant quiconque à dévorer,
Au nom de la prière et du renoncement
Et de la très haute Trinité,
Moi, l'oint de Lui-les Dieux et du Verbe incarné,
Je te déclare impénitent
Et je te voue à ceux d'En-Bas —
Que le feu d'enfer s'ouvre sous tes pas,

Il dit, et dans la coupe trépidante
Il jette des graines ardentes...
Mais un cri soudain éclate sous bois
Et se prolonge et se répète.

KLEPHTIAS

Quel présage funèbre a passé sur nos têtes :
Le coq rouge a chanté trois fois!...
Redoublez, redoublez vos charmes!

UN AUTRE THAUMATURGE

Je suis celui des effrois et des armes,
L'horreur blême suit mon coursier quand je chevauche,
Ma droite sème le carnage et dans ma gauche
Je porte la balance où tu seras jugé,
Homme qui te dis Simple et qui es révolté.
Tes os s'en iront en poussière
Et je ferai de ta tête la pierre
Que le voyageur chasse d'un pied négligent.

Il dit, et dans la coupe il jette en maudissant
Un fruit couleur de sang
Et la flamme pétille, semblable à l'entendre,
Au sifflement des salamandres.

Alors quelle fureur soulève tous les mages :
Celui des tombes grince et celui des images
Jette en la coupe en feu l'écume de sa bouche,
Le druide y met du gui et l'obi des vipères
Et Klephtias l'asphodèle des cimetières —
Et la Forêt ulule en un rire farouche.

KLEPHTIAS

Arrêtez : l'œuvre est faite et le philtre accompli
Et déjà la coupe déborde...
Dispersez-vous, ô princes de la nuit
O maîtres des puissances inconnues —
Maintenant je veux combattre moi seul

Alors la bise survenue
Crie une clameur de deuil
Et elle étreint les nécromans et les emporte
Sur les ailes orageuses d'une nue...

Lorsque la terre se revêt de feuilles mortes,
Si quelque souffle survient,
Elle se dépouille soudain
Et demeure toute nue —
Ainsi la clairière est obscure et déserte
Où gisent des roches aiguës
Et rien n'est plus des nécromans qui conjuraient.

La Forêt s'enténèbre, à l'horizon la brume
Enlinceule le soir d'un suaire violet
Déchiré de lueurs vertes
Et, dans la nuit montante, la lune s'allume
Comme un phare qui attire
La flottille d'argent des étoiles.

Et la Forêt anxieuse soupire
Et la nuit la couvre d'un voile
Parsemé de fleurs pâles...

Inquiet, écartant les branches enlacées
D'où neigent de lents pétales,
Jacques Simple vient des cépées
Qui s'endorment dans l'ombre occidentale.

Il est seul, son manteau pend haillonneux, ses pieds
Marquent de sang la terre raboteuse
Et ses yeux vacillent troublés
De souvenances douloureuses.

JACQUES SIMPLE

Nous allions tous les trois, nous chantions... la Forêt
Nous semblait enfin douce et fraternelle
Et de tant d'embûches mortelles
Plus rien sur nous ne subsistait.
Mais un jour un brouillard glacial s'est levé
Où se perdit Madeleine
Et qui prit dans ses plis Pierre le Réprouvé
Et je n'ai pu les retrouver —
Depuis ce jour-là je me traîne
Tout solitaire et tout pareil au chien blessé

Qui cherche un retrait pour son agonie.
Et, stupide d'un labeur sans fin,
Je vais, battant les buissons du chemin,
A travers la Forêt qui ricane ravie
Parce que je suis délaissé...

Oh! je suis triste et mon cœur s'est lassé
De cette quête d'Arcadie...
Je ne veux plus que me soumettre et me repaître :
Voici mes bras pour les chaînes du Maître.

Quel dérisoire effort fut le mien, je recule
Désormais devant l'espoir imposé...
A moi la couche où reposer
A moi le vin fou qui leurre et qui brûle :
Voici mon front pour la marque du Maître.

Il s'étend sur le sol et ses yeux pleins de nuit
S'imprègnent de la lune éparse sur les pierres
Et les fleurs comme des pleurs ruissellent sur lui
Parmi le sommeil de la clairière.

Alors, tandis que roulent de vagues tonnerres,
Klephtias ennué de flammes et de pourpres
Monte du sein de la terre
Offrant la coupe.

KLEPHTIAS

Etranger, c'est ici le lieu que tu souhaites ;
Je t'apporte le vin d'oubli, le vin de feu
Où s'abolit la conscience —
Bois, et tu connaîtras des fêtes
Sublimes et qui toujours recommencent.

JACQUES SIMPLE

Dis-tu vrai ? Pourrai-je oublier
Mes amis perdus et mon serment violé ?
Me promets-tu toute allégresse
Et toute ivresse ?
Serai-je un roi ? serai-je un dieu
Régnant à jamais sur la Forêt ?
Ou serai-je l'insoucieux
Qui broute et qui se soumet
Riche de songe et d'indolence ?

KLEPHTIAS

Tu seras tout ce que tu penses :
Aujourd'hui l'animal et demain le démon
Ou le prince de ceux qui vont
Agitant les grelots aigres de la folie
Et tu riras de ta vaine Arcadie —
Mais peut-être tu as peur ?

JACQUES SIMPLE

Pourquoi craindrais-je si mon cœur
Chasse sa gloire première?
Donne cette coupe au vin de lumière ;
Puisque tant de maudits m'appellent dans leur danse,
Je choisis la démence.

Il dit, et à longs traits il épuise la coupe —
La Forêt s'illumine et murmure, la lune
Triomphe en ses yeux égarés
Et les fleurs d'autrefois dont il s'était paré
Se ternissent une à une —
Tout périt : roses fières, glycines,
Les lilas chargés d'abeilles,
Les violettes purpurines
Et les soleils.

KLEPHTIAS

Le coq rouge est vaincu par ce nouveau baptême :
Demain tu viendras toi-même
Remettre au roi la hache et l'arc miraculeux
Et le carquois aux flèches de savoir
Et, frustré de la tête du sphinx radieux,
Tu vivras désormais sans force et sans espoir —
Vil esclave adieu : j'ai conjuré l'oracle...

Ayant parlé, il s'engloutit sous terre
Et le Simple effaré se prosterne
Et il se sent tout seul.

JACQUES SIMPLE

Quelle horreur !... oh ! je souffre... un linceul
M'enveloppe, et je crois que tout est mort...
Hier j'étais gai, je chantais, j'étais fort —
Aujourd'hui sous le mystère et le miracle,
Je suis une eau croupie au fond d'une citerne...
Mais non des corbeaux tournent sur ma tête
Et je deviens une bête ;
Chacal, renard subtil, loup sordide, putois,
Lequel de vous me donnera sa voix
Son poil, ses dents et sa haine...

Ah ! je brûle, le sang me souille,
L'ennui me rouille :
Je fais le rêve qui te mène
O race humaine !

Jacques Simple se roule dans l'herbe qu'il mord,
Ses mains saignent, ses yeux saignent et sur son corps
S'étale une lèpre affreuse

Soudain, voici sous bois des clameurs anxieuses :
Pierre accourt que suit Madeleine
Et relevant le Simple qui se traîne,
Ils le serrent dans leurs bras.

PIERRE

Jacques ! Jacques !... eh ! bien, ne me connais-tu pas ?
Je suis celui que tu as délivré...
Je t'ai cherché longtemps dans le brouillard
Sans te pouvoir retrouver...
Il ne me répond rien — sans doute il est trop tard
Et les rois maudits l'emportent !

JACQUES SIMPLE

Ouvrez, ouvrez-moi votre porte
Bon seigneur, je ne suis qu'un pauvre mendiant...
Donnez-moi quelques croûtes,
Et je vous servirai en serf obéissant.

MADELEINE

O brume d'enfer sur la route :
Jacques ne nous reconnaît plus !

JACQUES SIMPLE

Je suis le plus fou des enfants perdus :
Je jongle avec des cailloux
Et j'apprivoise les hiboux...
Quelques sols s'il vous plaît ma bonne dame.

PIERRE

Sa bouche grimace, une flamme
Lugubre tremble en son regard
Et le voici tout noir..
Hélas ! Hélas ! il est trop tard.

MADELEINE

Nul n'accourera-t-il d'Arcadie
Nous secourir en ce péril extrême ?
Comment l'arracher à cette folie
Et à l'anathème !

Alors une clarté monte — la clairière
Se pare d'anémones fleuries
Et d'herbe légère
Et s'éveille en un rhythme d'harmonie ;
Et voici qu'aux lointains se lèvent
Indécises comme en rêve
La nuit d'argent, la lune pâle et les étoiles
En Arcadie
Et la Forêt frissonne sous son voile.
Enlacés dans l'ombre où flottent des cygnes
Des adolescents mirent les pèlerins
Et leur font signe.

CEUX D'ARCADIE

Jacques Simple que ton cœur soit serein !
Tu dois combattre et vaincre encor :
Les rois viennent cuirassés d'or
Et pressent leurs chars de guerre...
Si tu veux vivre parmi nous,
Hâte-toi vers la lisière
D'où tu verras la Terre promise —
Reprends-toi, berger blanc, debout,
Car ta faute t'est remise.

JACQUES SIMPLE

Quel songe horrible prend fin
Où je rampais courbé sous la honte et la faim
Et sous la haine !...

Parmi des chants d'oiseau et des rayons vermeils
La vision s'efface —
Jacques se dresse : sur sa face
Règne une aurore plus belle.

JACQUES SIMPLE

Pierre, tu es là... toi aussi, Madeleine...
Un souffle de là-bas, dessille mes yeux
Et comme un feu merveilleux
Un sang nouveau bat dans mes veines —
Le sortilège se dissipe !

PIERRE

Ah ! Ah ! je voudrais voir la lippe
Que fait à cette heure le mage
Qui nous égara sous la brume.

MADELEINE

Malgré les sorciers et malgré leur rage
Nous verrons donc le pays que parfume
Une floraison radieuse.

JACQUES SIMPLE

Nous irons ! nous verrons cette contrée heureuse
Où règne la toute justice
Mais pour que les destins s'accomplissent
Il nous faut combattre encore une fois
Selon qu'ont dit ceux d'Arcadie —
Or là-bas j'entends galoper les rois
Et hennir leurs chevaux de bataille.

PIERRE

Les rois ? j'ai contre eux cette hache
Aux sûres entailles :
Nous les vaincrons car ils sont lâches.

MADELEINE

Je les barbouillerai de la boue des ornières
Et je leur jetterai des pierres.

JACQUES SIMPLE

Que ma droite se dessèche
Si je n'en tue un cent avec mes flèches !

Alors, joyeux, tous trois courent vers l'Orient :
Le matin embrasé flambe et rit dans le ciel
La brise leur verse l'arôme ardent
Et doux comme miel
Qu'elle ravit aux corolles d'Arcadie.

Et la Forêt soudain flétrie
A la splendeur de l'aube en flammes
Pleure et geint comme une femme.

CHANT VII.

Le dire des rois

LE DIRE DES ROIS

Le soleil furieux crible de traits farouches
La Forêt qui halette et se tord sous ses flammes
Et, crevant les marais pareils à des yeux louches,
Des rayons effrénés luisent comme des lames
Reflétés dans l'or clair des boucliers royaux.

Fous d'un même désir et d'une même haine,
Les princes sont venus, alliés ou rivaux :
Ceux qui chevauchent des tarasques, ceux que traînent
Des licornes ou de fauves chevaux :
Tous les seigneurs de la montagne et de la plaine
Excitent au combat les hastaires rapides,
Les barbares plaqués d'éclatantes couleurs
Et les cohortes des pesants argyraspides
Et les tourbillons criards des frondeurs.

Debout sur un tertre et le front fleuri
D'églantines odorantes,
Les Trois, sans crainte, les attendent :
Madeleine aux yeux lourds de pleurs, Pierre que hante
Le spectre amer des outrages subis
Et Jacques Simple qui sourit.

Les rois surpris se concertent, l'armée
Hésite et se tasse ainsi qu'un troupeau
Et voici qu'écartant les ramures serrées,
Vers les Trois monte un héraut.

LE HÉRAUT

Retirez-vous : les rois vous font grâce, Etrangers,
Ils oublient votre audace et votre sacrilège
Et plutôt que de vous écraser
Ils vous protègent
Si vous renoncez à connaître la Forêt.

Mais les Trois le regardent sans rien dire,
Puis Pierre se prend à rire

PIERRE

Allons Jacques, voici le moment, es-tu prêt ?
Décoche un dard...

LE HÉRAUT

Homme insensé, ne vois-tu pas
Combien de guerriers marchent dans mes pas ?

PIERRE

Tais-toi bavard !
Quand même vous seriez tous les rois de la terre
Et tous les sphinx et tous les princes du mystère
Et tous les tortionnaires
Avec des ceps, des carcans et des chaînes,
Rien ne peut plus vous sauver de ma haine :
Vous serez devant moi comme une paille au vent.

LE HÉRAUT

Et toi qui souris et qui vas portant
Un arc aux flèches blanches,
Ne te soumettras-tu ?

JACQUES SIMPLE

Non : je suis tous les pauvres et tous les vaincus
Et j'ai nom : Revanche —
Va dire aux rois qu'ils sont perdus.

LE HÉRAUT

Soit donc : que votre sang retombe sur vos têtes.

Il s'éloigne, les rois et l'armée inquiète
Contemplent indécis les Trois qui les défient
Mais la Forêt sanglotante s'écrie :
« Défendez-moi de l'homme et de l'oracle ! »

Alors, précipités comme un fleuve en débâcle,
Tous se ruent : rois d'or sombre, hastaires,
Barbares grimaçants qui crient un cri de guerre,
Argyraspides pesants
Et frondeurs effarés qui courent en chantant —
Et des javelots volent avides de sang.

Mais Madeleine imprécatrice se dresse
Et leur jette à la face les os de la terre,
La hache brille et siffle aux mains de Pierre
Et les flèches de lumière se pressent
Sur le grand arc qui vibre aux doigts du berger blanc.
Un roi s'effondre et périt transpercé,
Un autre tombe et son crâne brisé
Souille l'herbe de caillots sanguinolents,
Un autre se tord comme un tigre blessé
Et la Forêt frémit de ses rugissements.
Trois fois l'armée hésitante recule
Et roule au bas du tertre environné d'éclairs,
Trois fois les rois qui ululent
La ramènent à l'assaut.

Mais le berger dont les yeux clairs
Semblent des feux follets parmi les roseaux
Les défie et les surveille
Et si l'un monte il retombe frappé...

Comme en un clos où règne l'automne vermeille,
Le vendangeur pétrit les raisins écroulés,
Ainsi les Trois foulent les rois épouvantés
Et les guerriers qui désespèrent.

JACQUES SIMPLE

Vois-tu, Pierre, vois-tu comme le sang des rois
Fait un pourpre magnifique sur la terre !

PIERRE

Je suis heureux et je dénombre sur mes doigts
Combien ont déjà mordu la poussière :
Voici celui qui nous volait le blé,
Voici celui qui nous volait nos femmes,
Voici l'hypocrite et voici l'infâme
Qui nous courbaient accouplés
Sous leurs étendards de guerre,
Voici encor le prince des mystères
Avec sa tiare et sa houlette aux clous d'acier...
Tous crèvent et tous vont pourrir sans sépulture.

UN ROI MOURANT

Au secours !... je péris : l'ordure
Des ornières emplit ma bouche !

PIERRE

Va-t'en dans l'ombre sans étoiles !

Il rit et il le vise au front et d'une souche
Enorme il le fracasse —
Hastaires et frondeurs et barbares trépassent
Ou s'enfuient effarés sous la peur
Qui vole devant les Trois formidables.

LE DERNIER ROI

Les Pauvres sont vainqueurs !...
Oh ! l'oracle a parlé vraiment ou quelque diable
Inconnu les mène...

MADELEINE

Ce diable a nom : Souffrance humaine
Et c'est lui qui nous souffle sa colère.

LE ROI

Grâce, je vous livre la Forêt tout entière,
Laissez-moi la ville.

PIERRE

Je suis celui des ruelles serviles
Et je règle avec toi des comptes séculaires :
Tu n'auras ni palais, ni tours, ni murailles —
Crève canaille !

Il le frappe et le roi se renverse éperdu
Et meurt en hurlant : « Les temps sont venus ! »

Alors les Trois du tertre descendus
Dispersent l'armée en déroute
Et elle fuit pleureuse par toutes les routes
Pareille à des chiens fouaillés —
Et les Trois restent seuls sous le soleil de gloire.

JACQUES SIMPLE

Arrêtons-nous : nous tenons la victoire,
Et les ancêtres vaincus jadis sont vengés...
Epargnons tous ces esclaves.

PIERRE

Je respire aujourd'hui pour la première fois ;
Quoi plus de maîtres, plus d'entraves ?...
Ah ! que le vent est frais qui souffle sur les bois !

MADELEINE

Tout ce sang, l'on dirait des roses fleuries
Dont le parfum me rend des forces...
Les plaies de mes pieds sont guéries !

JACQUES SIMPLE

Regardez ! les arbres s'agitent, leur écorce
Eclate... et je vois des yeux

Luire dans l'aubier...
Oh ! mais voyez, frères, voyez
Quels fantômes merveilleux
Glissent parmi les rameaux.

PIERRE

La Forêt s'incline et bruit, j'entends des mots
Proférés par les feuilles...

Or soudain la Forêt sonore se recueille
Et les arbres pareils à des vieillards chenus
Ouvrent leurs bras en détresse.

JACQUES SIMPLE

Ces mots, ne les avais-je pas entendus
Jadis aux jours de la Promesse ?

MADELEINE

Là-bas, à l'orient, regardez : la lisière
S'ouvre sur un val bleu qui mène en Arcadie ;
Venez vite vers la lumière...
Nos épreuves sont finies.

JACQUES SIMPLE

Allez m'attendre au seuil de la Terre promise :
La Forêt murmure à travers la brise
Pleine d'échos qui dans mon âme se prolongent....
Je veux rester ici tout seul des Trois
Afin de savoir son secret.

Pierre et Madeleine s'éloignent à regret
Et se retournent maintes fois ;
Mais Jacques s'est assis sur un monceau de rois
Et la Forêt pour lui chuchote comme en songe.

CHANT VIII.

Le dire de la forêt

LE DIRE DE LA FORÊT

Pleine d'échos plaintifs, de pleurs et de murmures,
La Forêt que revêt un deuil crépusculaire
Evague le vieux rêve épars en ses ramures —
Et son âme palpite aux chênes séculaires ;
Le vent triste du soir l'obsède et la dépouille
Et lui chante à voix basse une morne oraison
Que répètent parmi l'or sombre de leurs rouilles
Les chœurs agonisants des lourdes frondaisons.

C'est la mort : le ciel rouge où fume un sang royal
Ouvre un gouffre lugubre au fond de l'occident,
L'air brûle — et la Forêt du mystère et du mal
Parle au Simple attentif et l'implore en tremblant.

LA FORÊT

Je suis la fille orgueilleuse des dieux terribles
Que crée et que subit la folle humanité,
Les rois m'ont dédiée aux mages impassibles
Et l'horreur est sur moi de leur iniquité.

Parfois les plus souffrants de la foule servile
S'arment pour renverser ces mages et ces rois
Mais ma voix gronde alors à l'horizon des villes
Et les Pauvres leurrés se courbent sous des lois
Qui de nouveaux liens chargent leurs bras débiles.

Je suis l'illusion, la crainte, la chimère,
Je suis la région où règnent les fantômes,
Dans l'ombre que j'érige sur leurs fronts, les hommes
Se prennent comme des insectes éphémères
Et, pour n'avoir rompu la toile de mes songes,
Ils vont malingres et peureux sous le mensonge
Dont les ont garrottés leurs mages et leurs rois
Et les Riches huchés sur de pesants pavois.

Toi Simple, armé de l'arc des révoltes heureuses,
Soutenu par les Forts qui m'avaient pénétrée,
Tu veux donc que je sois la ruine hantée
Par les ombres douloureuses
Du noir Passé qui ne renaîtra plus ?...

Pourtant, si tu daignais sauver les dieux vaincus
Si tu voulais, demain, dans la nouvelle terre
Que vont fouler tes pieds vainqueurs
Susciter de nouveaux mystères
Et de nouvelles terreurs,
Tu te rappellerais que l'antique Forêt
T'a livré son secret —
Et tu me rendrais ma splendeur.

JACQUES SIMPLE

Assez : les morts sont morts et leurs cercles rompus,
Demain les appelés seront tous des élus,
Demain c'est la clarté libre et pure, c'est l'aube
Radieuse sur tous les hommes,
C'est la beauté de vivre que nul ne dérobe
Pour asservir ses frères aux fantômes ;
Demain les Pauvres seront les Riches, demain,
Un à tous et tous à un,
Ils iront la main dans la main
Cueillir en chantant les fruits de la terre
Et ses fleurs aux frais parfums.

Mais toi que ferais-tu parmi cette lumière ?
Que vaudrait au regard de cette adolescence
Ta vieillesse dépouillée ?
Tes feuilles tombent pour jamais, tu es vouée

A l'oubli de la race humaine et ta puissance
Doit s'envoler au vent comme une vaine cendre —
Même si je voulais, je ne puis te sauver.

LA FORÊT

Hélas ! la nuit va descendre
Et déjà je la sens me glacer de son ombre,
Et mon âme frémit sous ses dards étoilés....
O destin sombre,
O prestige défunt des siècles écoulés.

Ainsi la Forêt crie et pleure à toutes voix,
Mais le Simple foulant les rois
N'écoute plus sa plainte défaillante
Car voici venir des lointains que hantent
Des nuages effarés,
Sauf du fiel, du baillon d'or et des lourds colliers
Celui qui fut crucifié.

LE CHRIST

La croix est tombée en poussière
Et le vieillard qui gardait le calvaire
Expire sur ses ruines...
Vois, je n'ai plus ma couronne d'épines :
O Simple, tout est accompli.

JACQUES SIMPLE

Non : d'aujourd'hui tout recommence !
Ceux qui furent les maudits
Rachetés du mal et de sa science
S'unissent dans la lumière...
Viens avec nous : n'es-tu pas notre frère ?

LE CHRIST

Laisse : je ne suis plus de ceux de cette terre
Car à l'aube du jour qui ne doit pas finir
Le dernier des dieux peut mourir
Pour se sacrifier au salut d'autres mondes.

JACQUES SIMPLE

Adieu donc, ô toi qui subis notre souffrance :
Je tresserai des fleurs nouvelles pour ta tombe...

Il dit — mais nul ne lui répond... une colombe
Aux ailes de feu vers le ciel s'élance
Et où fut le Crucifié naissent des roses
Dont le cœur porte une croix.

JACQUES SIMPLE

Prodige suprême ! je vois
Par delà la Forêt aux ramures moroses
Un astre accueillir la colombe
Et voici que j'entends des voix éoliennes

LES VOIX

Gloire à celui qui s'est sauvé lui-même :
O Racheté, pose tes armes.

Jacques Simple s'incline, des larmes
D'allégresse emplissent ses yeux
Et de blancs rayons nimbent son front radieux.

Cependant la Forêt se débat éperdue
Et tord les bras noirs de ses arbres ;
Du fond de l'horizon des foudres accourues
La frappent de leurs éclairs
Et ses chênes rompus se courbent jusqu'à terre.

JACQUES SIMPLE

C'en est fait, la Forêt va s'effondrer, j'entends
L'oracle mugir parmi les tonnerres
Et déjà les arbres s'allument et le vent
Attise l'incendie.

Ecartant les buissons embrasés, il descend
Par le chemin qui mène en Arcadie
Car Pierre et Madeleine anxieux
L'attendent au seuil bleu de la Terre promise.

Et tous trois enlacés s'éloignent à pas lents
Sans regarder derrière eux.

La Forêt tout en feu siffle et geint sous la bise
Fatidique qui la fouaille,
Elle crépite et les troncs enflammés
Disparaissent en tourbillons d'étincelles
Où se débattent et saignent des salamandres...

Puis la Forêt s'écroule et s'éteint, des fumées
Se déroulent que chassent les souffles
Et des voix crient dans les nuées :
« Regardez maintenant, vous qui l'avez vaincue ! »

Ils se retournent : Madeleine demi-nue
Et Pierre aux yeux sanglants
Et Jacques Simple rayonnant
Sous un bandeau d'étoiles scintillantes.

LES TROIS

Il n'y a plus que de la cendre !

ÉPILOGUE.

Le dire d'Arcadie

LE DIRE D'ARCADIE

Un soir d'astres en fleurs règne sur l'Arcadie
Que reflète en rêvant la rivière sereine,
Et les parfums épars de roses endormies
Flottent parmi le calme immense de la plaine.

Les Vieux se sont assis au seuil heureux des cases
Et devisent en regardant
Les enfants qui s'essayent à des luttes,
Les femmes sourient en extase
A cause du susurrement
Qui s'envole des flûtes
Aux lèvres des éphèbes agiles
Ainsi qu'un fol essaim d'abeilles ;
Et les hommes prudents tressent des corbeilles
Pour la vendange prochaine.

Le berger vient que suivent Pierre et Madeleine ;
Ils portent haut le chef du sphynx et l'arc vainqueur,
Et, fiers d'avoir dompté le mal et la douleur,
Tous trois s'écrient :

Nous avons traversé la Forêt ennemie —
Salut à ceux du pays d'Arcadie !

Autour du berger blanc les éphèbes accourent,
L'un l'embrasse et l'autre lui tend des fruits
Et les enfants pressés autour de lui
Baisent ses mains tour à tour ;
Les femmes rieuses fêtent Madeleine
Et les hommes font boire une coupe de vin
A Pierre qui s'ébahit —
Et le soir radieux illumine la plaine.
Mais un vieillard :

Jacques Simple tu t'es racheté, le destin
Que te fit ton vouloir s'accomplit
Car tu as triomphé de l'ombre et du mensonge
Et des prestiges et des songes
Que la Forêt suscita sous tes pas.
Or tout hier, embrasant l'horizon d'Arcadie
Nous la vîmes se tordre aux flammes vengeresses :
Elle est morte la vieille ennemie
Et elle ne ressuscitera pas.

JACQUES SIMPLE

O terre heureuse
Où les astres sont doux ainsi que des caresses,
Que de fois oubliant ma route douloureuse
Je te vis te dresser au fond des cieux sans bornes !....

Vieillard, la lutte fut si sévère !... parfois
Aprement pourchassé par les bêtes des bois
Et par les mages moroses
J'ai défailli, j'ai renié mon âme,
Et sans doute j'aurais péri si cette femme
Qui me suit ne m'avait défendu...
Et Pierre aussi qui fut honni, qui fut vendu,
Son bras me secourut en maints périls.

LE VIEILLARD

Souviens-toi : quand toutes choses étaient hostiles,
Tu leur partageas ton cœur et ton pain
Et tu leur promis un meilleur demain —
Mon fils, c'est la loi juste et si tu fus sauvé,
C'est pour avoir connu la divine pitié.

JACQUES SIMPLE

O soir d'or clair, splendeur suprême,
Onde qui ris en fuyant sous les saules,
Rosiers penchés qui parez mes épaules
De pétales embaumés,
Soyez témoins de ma félicité...

Vois-tu Pierre, vois-tu Madeleine,
Comme palpite autour de vous toute la vie !

PIERRE

O Jacques, je suis enfin un homme, j'oublie
L'iniquité de jadis et la haine.

MADELEINE

Aujourd'hui j'ai nom : Joie humaine,
Aime-moi : je me transfigure.

JACQUES SIMPLE

O merveilleuse aventure !
Quelle est cette vierge adolescente
Dont le rire semble une grenade fleurie ?...
Ses bras s'ouvrent vers moi, ses yeux me tentent
Où je retrouve encor la beauté de la vie.

LE VIEILLARD

Unis des forts liens de l'éternel amour,
Allez tous deux par la nuit étoilée :
Demain vous reviendrez près de nous quand le jour
Dardera sur vos fronts ses flèches enflammées....
Ephèbes, entonnez l'hymne des seules noces.

LE MÉNÉTRIER

L'amant qu'une douce fièvre
Attire à tes lèvres
Te prendra, vierge pâmée —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée !

LE MÉNÉTRIER

O vierge, sous les sureaux
Bruissants d'oiseaux
L'amant te tient enlacée —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée !

LE MÉNÉTRIER

Un cri meurt sous la feuillée
Toute frémissante...
L'amant rassure l'amante :
Une femme nous est née —

LE CHŒUR

O hymen, ô hyménée !

Le chant monte et s'éperd aux ramures charmées —
L'amant cueille la bouche inquiète de l'amante :
Frôlés des grands roseaux dormants,
Ils vont dans l'ombre indolemment
Au murmure amoureux d'un rythme d'harmonie
Et la rivière caressante
Qu'un brouillard nuptial effleure de ses voiles,
Chante la nuit, la lune pâle et les étoiles
En Arcadie.

GUERMANTES, Août 1894 — Octobre 1895.

TABLE

Annonay. — Imp. J. ROYER.